JOURNAL

HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

.... *Prosit nostris in montibus ortum!*
Enéide, liv. IX.

MAI 1781.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
589920A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

Digitized by Google

JOURNAL
DE NEUCHATEL.

Lettres d'un voyageur Anglais, &c. par M. MOORE.
(Second extrait.)

APRÈS avoir achevé son tour de Suisse, notre voyageur va parcourir l'Allemagne, & nous l'y suivrons. Ses observations ont fâché quelques Suisses: ne fâcheront-elles point aussi quelques Allemands? Peut-être; car l'enjouement ne fait pas toujours passer la critique. Mais en tout cas, lecteur Allemand, le journaliste qui ne fait qu'interpréter gaiement son auteur, vous prie de ne pas faire tomber le poids de votre mauvaise humeur sur l'interprete. Harpagon avait tort de battre ce pauvre maître Jaques, qui lui rapportait bonnement le mal qu'on disait de lui: qu'en pouvait maître Jaques? Et moi, qu'en puis-je?

Si le voyageur qui nous parle des pays lointains intéresse par la nouveauté, par l'*étrangeté* des récits qu'on attend de lui, d'un autre côté, le voyageur qui nous parle des pays qui nous environnent de plus

Digitized by Google

près, & de gens que nous connaiſſons déjà à demi, ſatisfait davantage à divers égards. J'aime mieux faire connaiſſance avec les héros de Brunſvick qu'avec les chefs de Taïti. . . Dirai-je que les premiers de ces voyageurs excitent plus de curioſité, & que les ſeconds inſpirent plus d'intérêt ? Il y a du plaiſir à acquérir une idée tout-à-fait nouvelle ; il y a du plaiſir auſſi à corriger, à perfectionner une idée ébauchée : de ces deux plaiſirs l'un eſt peut-être plus vif & l'autre plus raiſonnable, l'un eſt plus fait pour la jeuneſſe & l'autre pour l'âge mûr.

L'Allemagne offre à l'obſervateur bien des choſes intéreſſantes. C'eſt une fourmilliere d'états de toute grandeur & de toute eſpece : ici une ville libre ; là un gouvernement modéré, & là quelques lieues de terrein ſoumiſes à un deſpote abſolu : quelques grands princes au milieu d'une multitude de petits ; des princes ſéculiers & des princes eccléſiaſtiques ; des princes qui aiment la pompe militaire, d'autres qui encouragent l'induſtrie, d'autres qui vendent leurs ſujets : il y a, dirait M. Sherlock, de quoi s'aſſortir en princes, comme on trouverait en Suiſſe de quoi s'aſſortir en républiques.

Ce qui frappe d'abord un voyageur qui paſſe de France en Allemagne, c'eſt le contraſte des uſages & des mœurs : il ſe fait ſentir juſques dans les moindres choſes. M. Moore en choiſit pour exemple les poſtil-lons des deux nations.

Digitized by Google

« Un postillon Français rit ou se fâche, chante ou jure pendant tout le tems qu'il est en route. Si une montée ou un mauvais chemin l'oblige à aller plus doucement, il se mettra tout-à-coup à faire claquer son fouet par-dessus sa tête sans rime ni raison pendant un quart-d'heure entier; car il sait parfaitement que les chevaux n'en feront pas un pas de plus, & il est sûr de ne pouvoir les y forcer. Tout ce bruit & ce mouvement ne sert par conséquent à rien, & ne vient uniquement que de l'inquiétude & de l'impatience naturelles aux Français.

Un postillon Allemand, tout au contraire, conduira quatre chevaux avec la plus grande tranquillité. Il ne chante, ne se fâche, ni ne rit; il se contente de fumer... Et lorsqu'il approche d'un passage étroit, il sonne du cor, pour empêcher qu'une autre voiture n'y entre par le côté opposé, & ne l'arrête. Si vous lui ordonnez de doubler le pas, il se retourne, vous regarde fixement, ôte sa pipe de sa bouche, & vous dit : *ya*, *mein Herr*, *ya*, *ya!*... & procede exactement du même pas qu'auparavant. Il lui est fort indifférent que le chemin soit bon ou mauvais, qu'il pleuve, que le soleil paraisse, ou qu'il neige; il ne fait aucune attention aux gens qu'il conduit, & reçoit leurs louanges ou leurs reproches avec le même phlegme. Il n'a qu'un seul objet, & il ne le perd jamais de vue; il pense uniquement à gagner, avec sa voiture & ce qu'elle contient, la premiere poste, de

Digitized by Google

la maniere qui lui paraît la plus convenable pour lui & pour ſes chevaux ; & , à moins que ſa pipe ne s'éteigne , (dans ce cas il tire ſon briquet & la rallume) il ne paraît penſer à rien.

Le meilleur parti eſt de lui laiſſer faire dès le commencement ce qu'il juge à propos ; car il faut toujours en venir là : le bruit , les menaces ſont tout-à-fait inutiles.

Non vultus inſtantis tyranni
Mente quatit ſolida , neque auſter
Dux inquieti turbidus Adriæ ,
Nec fulminantis magna Jovis manus. „

Voilà en effet une image aſſez naturelle de l'oppoſition du caractere des deux nations.

Ce n'eſt pas qu'inſenſiblement l'Allemagne ne ſe franciſe : de deux peuples le plus civiliſé communique toujours ſes uſages & ſes mœurs à celui qui l'eſt le moins ; c'eſt le cours naturel des choſes. La réforme commence par les cours ; on commence à s'y affranchir de la tyrannie de l'étiquette ; la triſte , gênante & taciturne gravité commence à faire place à l'eſprit , à l'enjouement , à l'honnête aiſance. Il faudra du tems ſans doute pour que cette réforme gagne : mais il faudra bien qu'elle gagne enfin juſqu'aux plus bas étages de la grandeur , & que le noble d'Empire , le bourguemaître d'une petite ville , le général d'une petite troupe , s'humaniſe & devienne auſſi traitable , auſſi ſociable , auſſi peu fier que l'empereur lui-même ,

Digitized by Google

Que l'Allemagne adopte les uſages de la France ; mais qu'elle conſerve, qu'elle cultive ſa langue, bien plus riche, plus harmonieuſe, plus hardie & plus poétique que la nôtre. Il y a des cours où l'on ne parle preſque que français, où l'on ne lit que les ouvrages français : les Allemands s'en plaignent, les Français en triomphent, & je m'en étonne.

Mais je ſuis bien peu méthodique ! Je devais entrer en Allemagne par Strasbourg, & vous dire un mot de la cathédrale, dont l'antique & gothique architecture eſt très-propre, ſelon l'auteur, à inſpirer des penſées, ou, pourrait-on le dire ? des ſenſations religieuſes, un inſtinct de religion. Nous aurions traverſé le marquiſat de Bade, vu Carleſruhe, paſſé dans le Palatinat, remarqué l'ennuyeuſe régularité de la belle ville de Manheim, dont toutes les rues bien alignées, ſe coupant à angles droits, n'offrent toujours que le même coup-d'œil, enſorte que les édifices ſemblent ſe mouvoir avec vous ; retrouvé à la cour de l'électeur un bouffon, le dernier probablement qu'on verra dans notre Europe, au moins gagé par un ſouverain pour l'amuſer de ſes bons mots ; vu manœuvrer les troupes, & partagé la ſurpriſe avec laquelle notre voyageur obſerve que la dévotion de l'automate en uniforme, qu'on appelle ſoldat, eſt, tout auſſi bien que ſon fuſil & ſon attitude, ſous l'inſpection de la canne du major. « Le major leve la canne ; le tambour bat un ſeul coup ; chaque ſoldat ſous les armes porte

Digitized by Google

la main au chapeau : à un ſecond, il ſe découvre & *eſt ſuppoſé* prier : à un troiſieme, il finit ſa priere, & remet ſon chapeau ſur la tête. Si quelqu'un oſait prolonger ſon oraiſon d'une ſeule minute de plus que le tambour n'accorde, il ſerait puni ſur-le-champ, & on lui apprendrait à mieux régler ſa dévotion par la ſuite... Les progrès que l'on a faits de nos jours dans la ſcience militaire ſont réellement étonnans ! »

Nous aurions jeté un coup-d'œil ſur l'électorat de Mayence, où les eccléſiaſtiques abondent, ſont les gens à la mode, & donnent le ton ; où les militaires, ſe voyant ſubordonnés, & humiliés peut-être d'obéir à un prêtre, n'ont pas l'air martial & ſuffiſant, qui par-tout ailleurs les caractériſe ; où la lance & le glaive s'abaiſſent devant la mitre ſacerdotale, & où les peuples n'en ſont pas moins heureux.

Nous nous ſerions arrêtés à Francfort-ſur-le-Meyn, où le commerce & l'opulence fleuriſſent à l'ombre de la liberté. Nous aurions vu avec étonnement cette ville luthérienne ſouffrir dans l'enceinte de ſes murs l'exercice du culte catholique, y ſouffrir même une ſynagogue, & ne pas permettre que les calviniſtes y célebrent le ſervice divin. Ainſi « Martin Luther y témoigne plus d'indulgence pour ſon vieux ennemi milord Pierre, & même pour Judas Iſcariot, que pour ſon contemporain le réformateur Jean Calvin : » traitement que M. Moore ne trouve pas honnête.

Autres ſingularités un peu allemandes de Francfort.

Digitized by Google

Chaque jour à midi, du haut du principal clocher, deux femmes avec des trompettes ſont entendre des airs graves, qu'accompagnent de leur chant quatre ou cinq hommes. On n'y ſonne pas midi; on l'y chante.

Le chant des pſeaumes y eſt le métier de beaucoup de gens. On les paie dans trois ou quatre familles pour officier ainſi deux ou trois fois la ſemaine de bon matin; on ſe réveille au bruit de cette pſalmodie: c'eſt une eſpece de diane qu'on trouvera étrange.

Même pſalmodie une heure par jour devant la maiſon de tout mort un peu à ſon aiſe juſqu'à ce qu'il ſoit enterré: même pſalmodie quand on porte ſon corps au cimetiere; & en outre, force cérémonies, qui rendent ridicule cette lugubre ſcene.

Un homme en manteau noir porte un crucifix au bout d'un bâton: ſuit une troupe de pleureurs à gages, ayant chacun un citron à la main: puis viennent nos chanteurs funebres: enfin le cercueil, ſuivi du reſte du cortege. C'eſt une bizarre proceſſion, ſur-tout la bande des *porte-citrons:* quoique le voyageur trouve plus ſurprenant encore le crucifix, enſeigne de l'égliſe romaine, à la tête d'une brigade de calviniſtes.

Les pauvres juifs ont leur quartier à part, leur rue, murée par un bout, & qui tous les ſoirs à une heure fixée ſe ferme par l'autre, après que tout ce troupeau d'hommes y eſt renfermé; l'heure venue, aucun d'entr'eux n'oſerait ſe montrer dans les rues; tous ſont entaſſés, *comme autant de pourceaux*, dit notre

Digitized by Google

auteur, dans cette rue étroite, où ils n'ont, à raiſon de leur nombre, que de petits logemens incommodes, toujours aſſez mal-propres; enſorte « qu'il ſerait difficile qu'ils euſſent été plus mal logés dans le pays d'Egypte. » Et on n'a voulu ni leur accorder ni leur vendre la permiſſion d'acquérir ou de bâtir une ſeconde rue: il ſemble qu'on ſe faſſe une affaire d'état de les gêner, de les ſerrer, de les étouffer à plaiſir dans celle où on les tient ſéqueſtrés.

De Francfort paſſons un inſtant à Darmſtad, & arrivons-y de nuit: nous croirons entrer dans l'empire de Leibnitz. Des ſentinelles placées d'eſpace en eſpace autour des murs, y répetent à la ronde: *tout eſt bien.* Tout le long de la nuit on entend ce cri philoſophique circuler inceſſamment de la gauche à la droite.

Ainſi après une ville commerçante nous trouvons une ville militaire, un petit état dont le prince ſe plait à entretenir une garniſon conſidérable, à l'exercer ſans ceſſe à la guerre au milieu de la paix, à la compoſer de beaux hommes, à la tenir toujours en haleine.

Il en eſt de même dans toute l'Allemagne: à peine avez-vous fait quelques lieues que vous ne vous reconnaiſſez plus; tout a changé de face. Rien n'eſt uniforme que ce je ne ſais quel fond de caractere national, qu'on ne peut guere définir, & qui pourtant exiſte, & ſe retrouve, & ſe reconnaît par-tout, mais modifié en mille & mille diverſes manieres.

Nous ne ſuivrons point notre voyageur dans les

Digitized by Google

différentes cours de l'Allemagne. Il a vu la reine de Danemarck retirée à Zell, chérie de tous les habitans du pays, cachant ſous l'extérieur doux & affable du contentement la mélancolie dont on aſſure qu'elle était conſumée en ſecret; doublement intéreſſante, & par ſes qualités aimables, & par ſon infortune.

Il a vu le célebre prince Ferdinand de Brunſvick à ſa maiſon de campagne, ne s'occupant plus qu'à embellir cette retraite, goûtant les plaiſirs champêtres, & s'amuſant dans la ſociété d'un petit nombre d'amis. Il eſt beau de ſavoir jouir des agrémens de ce loiſir, après avoir vécu au milieu du tumulte des camps, & cueilli la palme de la victoire: il eſt doux de ſavoir ſe repoſer à l'ombre de ſes lauriers. Peu d'hommes jouent également bien ces deux rôles ſi différens. On ſe rappelle le grand Condé à Chantilli, & cet ingénieux quatrain de mademoiſelle de Scudéri:

En voyant ces œillets, qu'un illuſtre guerrier
Marcotta d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars ſoit jardinier.

Il ne nous eſt pas poſſible de tout rapporter; & comme nous avons deſſein de faire un extrait à part de ce qui concerne les états du roi de Pruſſe, nous paſſons dans la Saxe, où Dreſde, encore endommagée des bombardemens qu'elle eut à eſſuyer dans la derniere guerre, attire nos regards. Des villes encore

Digitized by Google

en ruines au milieu des plus agréables campagnes de l'Allemagne ; quel contraſte ! & que de réflexions il inſpire ! On voit le tableau de la bonté de la nature à côté des triſtes monumens des fureurs de l'homme. Ces campagnes avaient auſſi été ravagées ; mais déjà la nature abondante en reſſources a tout réparé, & les veſtiges effrayans de la guerre ſont effacés : ils ne ſe retrouvent que dans l'enceinte des murs où l'homme s'eſt retiré avec ſes arts & ſon induſtrie ; là fume encore l'incendie, parce que les ouvrages de l'homme ne ſe réparent pas aiſément, ne ſe rétabliſſent pas d'eux-mêmes, comme ceux de la nature. Peu à peu cependant, les édifices ſe relevent : mais qui peut ne point penſer qu'à peine relevés peut-être, une ſemblable calamité les menace ? A meſure qu'on rebâtit, les nuages ſe raſſemblent & s'épaiſſiſſent, l'air s'obſcurcit, l'aſpect du ciel devient de plus en plus menaçant : le bâtiment s'acheve, & déjà le vent de la tempête s'eſt levé, & l'orage s'avance pour renverſer de nouveau l'ouvrage de la paix.

Dreſde a des fortifications ; c'eſt un malheur pour ſes habitans, qui leur eſt commun avec ceux de quelques autres villes. Ces remparts électriques attirent les foudres de la guerre ſur les lieux dont ils ſont la faible défenſe, ou plutôt le vain ornement. Selon M. Moore, il ne faudrait fortifier que des places frontieres, capables d'une longue & vigoureuſe réſiſtance.

Nous nous arrêterons plus long-tems à Vienne ;

Digitized by Google

c'eſt une eſpece d'hommage que nous rendrons au chef de l'Empire ; il le mérite par ſes qualités perſonnelles plus encore que par ſon rang. Et dans ce moment, où l'Europe attentive à ſes démarches, a les yeux fixés ſur lui, on en prendra d'autant plus d'intérêt à tout ce qui peut le faire connaître.

On nous le dépeint ſimple dans ſa parure, aiſé dans ſes manieres, du plus facile abord, de la converſation la plus agréable, ceſſant, pour ainſi dire, d'être empereur pour redeſcendre aux plaiſirs de la ſociété, de la familiarité, de l'égalité, de l'amitié ; ayant, en un mot, cette ſimplicité qui ſied ſi bien aux grandes ames, & que le vulgaire de ceux qui veulent faire les grands remplacent ſi mal par l'orgueil & la hauteur, apanage d'un ſot titré. A la cour d'un tel ſouverain, l'étiquette perd ſes droits ; ce n'eſt pas là ſon regne ; elle ſe refugie dans des lieux où la raiſon n'a pas tant d'empire ; elle s'y ancre, & s'y cramponne, & y tient bon plus long-tems, parce qu'il y fait jour plus tard.

La cour entiere ſe reſſent du caractere de l'empereur ; Vienne éprouve l'heureuſe influence de la préſence de ſon maître. Notre voyageur penſe qu'il n'y a point de ville où un jeune gentilhomme pût paſſer plus utilement une année pour achever de ſe former. Converſation ſenſée, hommes inſtruits, femmes reſpectables, mœurs honnêtes ; amuſemens qui ne ſont ni perpétuels, ni bruyans, mais de vrais & ſimples *paſſe-tems* : voilà en effet, à ce qu'il me ſemble, de

Digitized by Google

quoi acquérir le véritable *ſavoir-vivre*, qui eſt de miſe par-tout.

Notre auteur loue l'empereur de ſon économie, vertu bien deſirable dans un ſouverain, dont les magnificences & les libéralités mal-à-propos célébrées ſe paient toujours de l'argent de leurs peuples, ſottement éblouis de cette vaine généroſité. Il n'y a de généroſité (riches, orgueilleuſement généreux des petits reſtes de vos immenſes revenus, voudrez-vous en convenir ?) *qu'à ſe priver ſoi-même d'une choſe en faveur d'un autre.* Et de quoi ſe prive le prince qui donne des millions ? qui donne aux frêlons de la ruche, par une injuſte & ruineuſe libéralité, le miel amaſſé par les travaux de l'abeille ? Que lui coûte ce qu'il donne ? que ſe retranche-t-il ? Rien. Il n'eſt donc pas généreux.

Quelques perſonnes s'obſtinent à croire affectée la ſimplicité de Joſeph II ; ce n'eſt pas que jamais elle ſe démente... Eh ! comment peut-elle donc leur être ſuſpecte ?... Quoi ! vous pouvez ne pas le deviner ? C'eſt qu'ils n'en ont pas : comment voudriez-vous qu'ils y cruſſent ?

Un buveur faiſait l'éloge d'un de ſes amis : il parla de ſon eſprit & de ſon cœur ; *& comptez*, ajouta-t-il, *que ce n'eſt pas un buveur d'eau. Mais*, objecta quelqu'un, *je ne le vis jamais boire plus de trois verres de vin d'un repas... Ni moi : mais, ſoyez-en ſûr, il eſt trop galant homme pour ne pas faire plus de cas du bon vin ; & au fond, ſa prétendue ſobriété n'eſt que pure affectation.*

Digitized by Google

Aux louanges de l'empereur, le voyageur mêle celles de ſon auguſte mere qui vivait alors. Il loue ſa dévotion qui n'avait point aigri ſon humeur; & il obſervé très-bien que l'aigreur, tant reprochée aux dévots, n'eſt point l'effet de la dévotion, mais uniquement du caractere.

En général, on a de la dévotion à Vienne, & on y paraît auſſi en général plus heureux qu'ailleurs. M. Moore parle d'une dame fort dévote à la Vierge, qui trouvait bien plus facile & bien plus doux de la mettre, pour ainſi dire, dans ſa confidence que de s'adreſſer directement à l'une des perſonnes de la Trinité. Elle était de ſon ſexe; & puis, on ſe la repréſente ſi indulgente, ſi compatiſſante! Les peintres & les ſtatuaires lui donnent une phyſionomie ſi gracieuſe! Ce ſentiment eſt naturel; & je plains preſque nos réformées de ne pas avoir une Vierge à vénérer. Cependant, en ont-elles beſoin? Jéſus n'eſt-il pas repréſenté dans tout l'évangile comme étant la compaſſion & l'indulgence même? Qui peut craindre de venir à lui?

Si le cœur de notre voyageur anglican eſt touché de quelque dévotion pour la Vierge, il ſe moque fort en revanche du zele qu'a pour le culte des ſaints le peuple de Prague, où il fait auſſi une courſe. Il eſt particuliérement choqué de la haute eſtime où eſt un certain Népomucène, patron des ponts, auxquels il s'eſt fort affectionné, parce que je ne ſais quel tyran le

fit précipiter du haut d'un pont, & qu'il se cassa le cou de la chûte. En vertu de ce titre inconteſtable, ce ſaint, par-tout ailleurs obſcur, préſide à preſque tous les ponts de la Boheme, où il eſt en grande vénération.

Revenons à la cour de Vienne. L'impératrice y a mis à la mode le goût de la lecture, de l'inſtruction, des connaiſſances qui fourniſſent un fond inépuiſable pour la converſation. L'averſion de cette princeſſe pour les intrigues galantes y a fait régner la plus ſévere décence. Mais ce qu'on pourra trouver ſingulier, c'eſt que des femmes mariées y avouent, y profeſſent une paſſion décidée pour des hommes qui ne ſont pas leurs maris, & vivent avec eux dans la plus grande intimité, ſans que le public en cauſe, ſans que perſonne y trouve à redire, ſans que les maris en prennent ombrage, ſans que la conduite de ces femmes-là ſoit le moins du monde ſuſpecte. Croirait-on donc encore en Allemagne à ce pauvre amour platonique qui paraît en France ſi ridicule?

Au reſte, les dames de Vienne ſont fort belles, au rapport de M. Moore. Il attribue aux beautés Allemandes en général la fraîcheur du teint, la fineſſe de la peau, & un air poſé; aux beautés Françaiſes, une figure expreſſive, un air aiſé, vif, même un peu coquet; aux beautés Anglaiſes, une modeſtie, une réſerve qui va juſqu'à la gêne. Comparez.

Un mot ſur le prince de Kaunitz m'a ſinguliérement plu,

Digitized by Google

plu, & je le rapporte... « Il eſt un peu ſingulier; mais comme ſes ſingularités ne ſont aucun tort à ſes qualités plus eſſentielles, il eſt inutile d'en parler. »

A propos de ſingularité, M. Moore a eu l'occaſion d'être d'une partie de chaſſe qui lui parut fort extraordinaire. On ne devança point le jour; on partit tard, avec des dames, pour un château, où l'on dîna tout à loiſir; après quoi, toute la compagnie monta en carroſſe. Arrivés au lieu de la chaſſe, on y trouva pluſieurs retranchemens circulaires d'arbres & de taillis, où l'on plaça des ſieges, & tout le monde s'aſſit. Une meute de payſans fit lever le gibier; il paſſait en foule devant les chaſſeurs. Chacun avait ſon fuſil, & pluſieurs fuſils de rechange, & un laquais occupé à recharger à meſure que l'on tirait. Les dames prenaient part au maſſacre: elles tiraient leur coup d'un très-grand ſang-froid ſans ſe lever de leur place, miraient fort juſte, & le maniement des armes leur ſéyait à merveille. Ne voilà-t-il pas une eſpece de chaſſe fort commode?... Mais ce plaiſir manque d'aſſaiſonnement: tout plaiſir acheté à ſi bon marché perd ſa ſaveur, s'affadit. Ce n'eſt plus chaſſer; c'eſt aſſaſſiner le gibier. Point de dérangement, point de fatigue, point de pourſuite, point d'agitation: quel froid & languiſſant plaiſir! Je n'en voudrais pas de ſemblables.

C.

*

Digitized by Google

Lettre au journaliſte ſur le Printems, *poëme de* KLEIST, *traduit de l'allemand par M.* BEGUELIN, *ci-devant inſtituteur de Mgr. le prince de Pruſſe. A Berlin, chez Decker*, 1781.

JE viens de lire une charmante traduction du *Printems* de Kleiſt : elle ſort de preſſe à Berlin, d'où l'auteur, M. Beguelin, l'envoya à un ami d'ici, de qui je la tiens. Je m'empreſſe de partager avec vous le plaiſir qu'elle m'a cauſé ; je veux vous en extraire quelques lambeaux. Voyez d'abord l'entrée du printems :

" Depuis peu le printems eſt deſcendu des cieux.
La tulipe & l'œillet ombrageaient ſon viſage ;
Les roſes ſous ſes pieds coloraient le nuage ;
La ſeve en longs ruiſſeaux s'écoulait de ſon ſein.
Les glaçons & la neige, à cet aſpect, ſoudain
Précipitent leur fonte, & du haut des montagnes
Vont par flots entaſſés inonder les campagnes ;
La terre s'en abreuve, & les vapeurs dans l'air
Volent former la nue & la foudre & l'éclair.
On revoit les guérets, & l'horizon ſe dore ;
Mais l'hiver en fuyant ſait ſe défendre encore.
Au milieu de la nuit revolant ſur ſes pas,
Il fait pleuvoir le givre, & répand les frimats.
Les ouragans fougueux que l'aquilon commande,
Lancés en mugiſſant des cavernes d'Islande,

Digitized by Google

Font retentir encore au travers de nos bois
Par d'affreux ſifflemens leur rauque & ſombre voix.
La forêt s'en ébranle ; ils briſent dans leur rage
Des arbres qui long-tems leur fermaient le paſſage,
Et portent en tous lieux le froid & la terreur.
Mais de tous ces efforts le printems eſt vainqueur:
L'air s'adoucit enfin ; un tapis de verdure,
Emaillant nos guérets, ramene leur parure ;
Le feuillage nouveau produit l'ombre & le frais ;
Un doux gazouillement réveille les forêts,
Et circule au faux jour des verdoyans bocages ;
Une eau claire, argentine, arroſe les rivages.
L'ambre exhalé des fleurs vient ranimer les ſens,
Et l'écho des bergers répete les accens. „

Je trouve dans ce printems des tableaux de détail, qu'hormis dans la nature je n'ai vu peints nulle part avec autant de juſteſſe & de grace.

Voyez celui des ſemailles :

« L'alouette en chantant s'éleve au haut des airs,
Voit les monts ſous ſes pieds, & par des ſons divers
Ravit du laboureur l'oreille peu ſenſible.
Il admire un moment ce goſier ſi flexible ;
Puis, courbé ſur le ſoc, trace un ſillon nouveau,
Que fouillent de leurs becs la pie & le corbeau.
Derriere eux le ſemeur à pas comptés s'avance,
Et jette à pleines mains la féconde ſemence ;
La herſe dentelée uniſſant le terrein,
Des avides oiſeaux vient garantir le grain. . . „

Suit le tableau de la guerre qui enleve ſi ſouvent

Digitized by Google

au laboureur le fruit de ſes peines . . . . & celui des ravages de l'Etna, portant comme elle *l'effroi, l'incendie & la mort*... Ce morceau eſt pompeux; mais j'en veux aux peintures plus riantes & plus douces.

« Entrons chez ce fermier, voyons ſa bergerie,
Son bétail, ſa demeure, & ſa ménagerie;
Parcourons ſes jardins.... »

Mais voyez :

« Sur le bord d'un étang une mere alarmée,
Par des cris douloureux rappeller ſa couvée.
Mais ſourds à cette voix, les ingrats cannetons,
Fuyant & barbottant, vont écorcer les joncs.
Contre un barbet nageur des oies courageuſes
Pour ſauver leurs oiſons deviennent furieuſes,
Alongent en-avant un col audacieux,
Et rempliſſent la cour d'un ſifflement affreux;
D'effroi le barbet fuit, & la troupe enfantine
Sous ſon tendre duvet plonge, jaſe, badine... »

Cela n'eſt-il pas admirablement rendu ?

« Un ſignal dans la cour, dès long-tems attendu,
Appelle au poulailler. A l'inſtant la volaille
De l'édifice à jour traverſe la muraille;
Entre deux hauts piliers chacun s'ouvre un chemin,
Et craint d'être trop tard au ſallon du feſtin.
La fermiere auſſi-tôt, ſur le panier courbée,
Vient d'une pluie d'orge inonder l'aſſemblée,
Regarde becqueter, & s'amuſe aux combats

Digitized by Google

Qu'un grain plus gros excite au milieu du repas.
Plus haut ſur ſon perchoir la timide pigeonne
Suit de l'œil ſon amant & croit qu'il l'abandonne ;
Elle gratte ſa nuque, & roucoulant d'ennui,
S'envole ſur le toit pour ſe rejoindre à lui ;
Il la boude un moment, accuſe ſa pareſſe,
Tournoie, & gronde encor ; mais cette enchantereſſe
Par des geſtes flatteurs appaiſe ſon courroux ;
On ſe prodigue alors les baiſers les plus doux,
On cimente la paix ; puis le couple fidele
Vers ſa troupe dans l'air s'éleve à tire-d'aile,
Et décrit au ſoleil des cercles radieux. „

Venons aux fleurs.

« La belle-de-nuit ſeule au milieu du parterre
Laiſſe les autres fleurs plus jalouſes de plaire
Evaporer l'encens au grand jour qui leur luit ;
Elle garde le ſien pour embaumer la nuit.
C'eſt d'un cœur généreux la plus fidelle image.
Il ne veut point briller, tel que le faux courage,
Au milieu d'un concours d'illuſtres ſpectateurs,
Ni mendier d'autrui les éloges flatteurs ;
Il cache ſes bienfaits avec un ſoin extrême,
Et n'aime la vertu que pour la vertu même. „

Que pourrait-on dire de ce paſſage, dont l'ame n'ait pas auſſi-tôt ſenti le charme & la beauté ? Suivons le poëte dans ces boſquets où les oiſeaux font *briller leur ramage.*

« Auprès d'une linotte, à l'abri de ce hêtre,
Un rougeâtre pinçon répete un air champêtre ;

Digitized by Google

Mille chardonnerets dans l'épais du taillis
Voltigent en chantant ſur les chardons fleuris;
Vifs, variés, légers, ainſi que leur plumage,
Ils font en ſautillant ſautiller leur ramage.
Au ſommet d'un ormeau le merle ſe délaſſe
A pouſſer des tons creux, & ſa voix fait la baſſe.
Mais le fier roſſignol, dédaignant ce concert,
Part, & pour briller ſeul, vole au fond d'un déſert;
Les ombres de la nuit qu'a diſſipé l'aurore,
Dans cet affreux ſéjour ſe raſſemblaient encore;
La triſteſſe y régnait & les mornes douleurs,
Lorſque le chantre ailé vint égayer leurs pleurs.
Sur un ſaule écarté, qu'un étang ſombre arroſe,
Le ſolitaire oiſeau ſe berce & ſe repoſe;
Puis commence à tirer d'inimitables ſons.
Sa fidelle compagne accourt à ſes chanſons.
Tantôt la voix s'éleve & fait trembler la terre;
Des tons toujours nouveaux roulent comme un tonnerre;
C'eſt le bruit d'un clavier qu'on parcourt en fureur:
Tout-à-coup, des ſoupirs imitant la langueur,
Il radoucit ſon chant, exprime la tendreſſe;
Des accords imprévus ſe ſuccedent ſans ceſſe;
Dans ſes airs variés toujours capricieux,
Du badin à l'inſtant il paſſe au ſérieux;
Puis ſur d'autres refreins compoſant la repriſe,
Il conduit l'auditeur de ſurpriſe en ſurpriſe.
Mais quand de ſon amante un deſir curieux
L'entraîne dans le piege, où pour tromper ſes yeux
Le cruel oiſeleur caché ſous le feuillage
De perfides rameaux avait caché la cage,
Alors le roſſignol ſent expirer ſes ſons:
Un ſilence accablant ſuccede à ſes chanſons;

Digitized by Google

Il va redemander le bonheur de ſa vie
Aux grottes, aux rochers, aux bois, à la prairie;
Il ſoupire, il ſanglotte, il s'exhale en regrets,
De ſes cris douloureux il remplit les forêts;
Enfin à demi-mort, tombant ſur la feuillée,
Il y roule épuiſé ſur ſa tête affaiſſée.
L'ombre de ſa compagne y paraît à ſes yeux;
Il croit la voir ſanglante, entendre ſes adieux;
Elle ſouffre, & le plaint. A cette triſte image
Il recouvre la voix: ſon lugubre ramage
Sur des accens plaintifs recommence à gémir;
Chaque ſoupir reſſemble à ſon dernier ſoupir:
Les côteaux d'alentour ſur ſon ſort s'attendriſſent,
Rejettent ſes accens, ſoupirent & gémiſſent. „

Cet attendriſſement poétique paſſe en réalité dans mon ame... Je finis l'extrait de ce poëme enchanteur par ce morceau ſublime, qui rend l'admiration dont l'auteur ſe ſent pénétré, & qu'il ſait ſi bien faire partager à l'ame de tout lecteur religieux & ſenſible.

« O peuple ailé! quel maître a daigné vous inſtruire?
Quel modele de nids vous ſert à les conſtruire?
Pourquoi les voûtez-vous? Par quel art merveilleux
Vous garantiſſent-ils des regards curieux?
Des injures de l'air? d'une griffe traîtreſſe?
Quel inſtinct dans vos cœurs imprime la tendreſſe?
O grand Etre! c'eſt toi, ſource des biens divers,
Unique Auteur du bon, Pere de l'univers;
Auſſi grand dans l'oiſeau niché ſous la feuillée
Que dans les vaſtes corps de la voûte étoilée,
Dans l'inſecte qui rampe & dans le chérubin;

Digitized by Google

Tout découle de toi ; mer immenſe & ſans fin,
Rien n'y coula jamais. Des cieux l'armée entiere
N'eſt qu'un reflet obſcur de ta vive lumiere.
Tu grondes la tempête, elle ceſſe à l'inſtant;
La montagne s'embraſe à ton attouchement;
L'épouvantable bruit d'une mer orageuſe
Célebre ta grandeur, quand la vague écumeuſe
S'entr'ouvrant juſqu'au fond, montre un ſable brillant.
Sur ſon char embraſé le tonnerre roulant
Fait retentir ton nom : les collines tremblantes
Répetent aux échos tes œuvres éclatantes.
Des aſtres infinis la courſe dans les cieux
Rend, à qui ſait l'entendre, un ſon harmonieux;
D'un pole à l'autre pole il va remplir l'eſpace,
Et chanter ton pouvoir, ta ſageſſe & ta grace.
Mais qui ſaurait nombrer les faits du Créateur ?
Quel mortel oſerait ſonder ſa profondeur ?
En vain, eſprit borné, tu pourrais te réſoudre,
Sur les ailes du vent ou les traits de la foudre,
De parcourir l'abyme où la Divinité
Se dérobe aux regards de la témérité.
Aux mondes diſparus joins mille fois le nôtre,
Entaſſe par milliers les ſiecles l'un ſur l'autre,
Tu n'auras pas d'un point rapproché par ce tems
Le terme d'où tu pars & le terme où tu tends.
Ainſi pour louer Dieu, lyre trop peu ſonore,
Tais-toi ! Mieux que nos chants ton ſilence l'honore... „

N'eſt-ce pas là cependant le louer de la maniere la plus énergique & la plus harmonieuſe ? Ne croyez-vous pas, cher ami, que Kleiſt eût été content de cette traduction de ſon poëme, que ſon ami M. Be-

Digitized by Google

guelin s'était engagé à faire il y a vingt-cinq ans ? Et n'admirez-vous pas comme moi la beauté de la verſification d'un homme de ſoixante ? Faites connaître, ſi vous le jugez convenable, par votre Journal Suiſſe, un compatriote auſſi digne d'honorer ſa patrie par ſes talens. Il eſt fâcheux qu'il nous montre ſi tard ceux qu'il avait pour la poéſie ; mais ſi l'on n'oſe plus l'encourager à les exercer, on oſe ſouhaiter qu'il le faſſe, en continuant de faire mieux connaître à la France les ouvrages de ſon illuſtre ami. (*a*)

(*a*) J'ai donné cette lettre au public telle que je l'ai reçue. Il me ſemble pourtant que mon correſpondant eſt un peu trop enthouſiaſmé de l'ouvrage qu'il annonce, & n'en juge pas tout-à-fait comme le public en jugera. Comme lui, je rends juſtice aux talens de M. Beguelin, & je ſouhaite qu'il continue à traduire l'aimable, le ſenſible, le généreux Kleiſt, dont je ſuis le grand admirateur. Mais,

1°. Le traducteur fait contre le méchaniſme de notre verſification françaiſe une faute très-offenſante pour l'oreille, que j'ai déjà eu l'occaſion de relever plus d'une fois dans nos poëtes Suiſſes : c'eſt l'e muet ſans éliſion après une autre voyelle : *des oies courageuſes ; une pluie d'orge.*

2°. Quelques hardieſſes poétiques, permiſes aux Allemands, nous ſont interdites. Kleiſt a pu dire qu'*un gazouillement circulait au faux jour des bocages :* peut-être a-t-il dit que les oiſeaux *faiſaient en ſautillant ſautiller leur ramage ;* peut-être même cela eſt-il dans le fond, joli, poétique, heureuſement dit.... Ce qu'il y a de certain, c'eſt que notre poéſie timide & réſervée ne s'en accommode pas :

Nobis non licet eſſe tam diſerti,
Qui muſas colimus ſeveriores.

3°. Les détails, ordinaires aux poëtes Allemands, ſont

Digitized by Google

encore moins de notre goût. Ils ennuient à coup ſûr un lecteur Français, parce qu'en ſa langue ils manquent & de nobleſſe & de grace. On trouvera, par exemple, que le poëte s'eſt amuſé beaucoup trop long-tems à chanter le roſſignol; on critiquera ſa voix de *tonnerre*, qui *fait trembler la terre:* tout ce long morceau déplaira. On dira que le courage des oies & leur combat contre le barbet n'intéreſſent point du tout. *La pie & le corbeau, qui fouillent de leurs becs le ſillon; les ingrats cannetons qui barbottent; la pigeonne qui gratte ſa nuque; l'aſſemblée* de la baſſe-cour, que la fermiere *inonde d'une pluie d'orge:* tous ces petits objets, quoique deſſinés d'après nature, ne trouveront pas grace devant nos critiques. A peine la magie de l'expreſſion de M. Delille pourrait-elle nous les rendre agréables. Et il faut convenir que Virgile, ſon modele, s'eſt propoſé d'autres objets d'imitation, & a copié la nature avec plus de choix. Au reſte, à ſuppoſer même que les Français aient tort, il me ſemble qu'en leur traduiſant un poëme allemand, il faut avoir égard à leur goût: ſans cela, c'eſt à peine écrire dans leur langue; c'eſt faire de continuels germaniſmes, ſinon de ſtyle, au moins de goût. C.

Digitized by Google

Le Fakir, conte. A Conſtantinople, de l'imprimerie du Muphti; & ſe trouve à Paris, chez l'éditeur, (M. G. D. L. R.) rue des Champs Eliſées, Deſſene, libraire, au Palais-Royal, &c. in-8°. *de 24 pages. Prix 12 ſ. & 24 ſ. en papier de Hollande.* (*a*)

Un homme de lettres (*b*) connu pour avoir eu part à un journal conſacré à l'art dramatique, a bien voulu ſe charger d'être l'éditeur de ce petit conte. En voici le ſujet. Le diable, jaloux de la vertu d'un certain Fakir, veut que l'orgueil l'entraîne dans le crime. La fille du ſultan eſt malade. Sur la réputation de l'hermite, on la lui amene pour qu'il la guériſſe: elle n'avait qu'une maladie de langueur, commune à ſon âge; ce détail eſt fort agréable dans le conte.

Or vous ſaurez que le mal de la belle
Etait ce mal dont j'ignore le nom;
Mal qui ſouvent tourmente une pucelle;
Mal qui n'eſt pas facile à définir,
Et qu'aujourd'hui la plus ſimple fillette

(*a*) Cet article eſt de M. Sautreau de Marſy, éditeur de l'Almanach des muſes, rédacteur de la partie littéraire du Journal de Paris, & l'un des critiques les plus éclairés de ce ſiecle.

(*b*) On ſait que M. G. D. L. R. a travaillé au Journal des théatres depuis le premier octobre 1777 juſqu'au 15 mai 1778.

Digitized by Google

Avant quinze ans a ſoin de prévenir.
Mais la princeſſe ignorait la recette :
On n'était pas autrefois ſi ſavant.
Il me faudrait brouiller plus d'une page,
Si je voulais du cortege brillant
Qui conduiſit la belle à l'hermitage,
En vers pompeux vous faire l'étalage ;
Mais écartons tout frivole ornement,
Et ſupprimons tout-à-fait le voyage,
Pour arriver plus vite au dénoûment.

C'eſt préciſément ce dénouement-là qui n'eſt rien moins qu'heureux, & que l'on trouve avec peine dans un conte qui ne paraît fait que pour amuſer le lecteur, & non pour lui offrir des objets révoltans. Le Fakir guérit la princeſſe par les moyens que lui indique l'eſprit-malin ; enſuite, craignant d'être découvert, il a la barbarie de lui percer le ſein.

Ce ſein qu'à peine amour faiſait éclorre
Pour le bonheur d'un moins coupable amant.

Le pere eſt averti ; il arrive : on eſt prêt à brûler ſolemnellement le Fakir ſur un bûcher : le diable intervient encore, enleve l'hermite en l'air, l'oblige à l'adorer, le préſerve à la vérité de la brûlure, mais le jette dans la mer.

Dans les enfers ſon ame fut reçue
En grand cortege, avec tout l'appareil
Que l'étiquette ordonne en cas pareil.
Chacun voulait féter ſa bien-venue,

Digitized by Google

A qui mieux mieux, & par un grand gala
On termina cette heureuſe journée.
Monſieur Satan harangua l'aſſemblée,
Et ſur le ſoir enfin il ordonna
Que de ce jour l'hiſtoire ſignalée
Fût ſur-le-champ inſcrite au grand recueil,
Pour s'en ſervir en affaire ſemblable;
Et l'on conclut que, *pour l'enfer, l'orgueil*
Sera toujours un fonds inépuiſable.

Tout cela n'eſt pas gai : mais il y a quelques jolis détails dans le cours du conte, comme l'on vient de le voir, & la verſification a ſouvent de l'élégance & toujours de la facilité. L'éditeur nous promet trois ouvrages de ſa façon, que le public verra ſans doute avec intérêt. « L'un eſt l'éloge d'un célebre écrivain polémique, mort en 1776; l'autre, celui d'un poëte agréable, que la littérature vient de perdre, & qu'on a ſurnommé à bon droit l'*Ovide Français ;* le troiſieme enfin aura pour titre : *Réflexions philoſophiques ſur le plaiſir, par un célibataire.* »

Digitized by Google

Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ſes amis de Neuchatel. Avril, 1781. (*a*)

J'AI trouvé dans votre Journal de Neuchatel des détails ſur ma patrie, que je ne puis laiſſer ſans réponſe, parce qu'ils ſont entre-mêlés d'erreurs.

Page 35. *On nous reproche un ton de réſerve, &c.*

Ceci n'eſt pas général envers les étrangers, lorſqu'ils ſont munis de bonnes lettres de recommandation, & qu'ils nous témoignent les égards de la politeſſe ordinaire. Souvent même ce ton de réſerve n'eſt que l'extérieur d'une eſpece de timidité, plutôt louable que repréhenſible. Quant à la réſerve dont nous uſons entre nous-mêmes, elle part d'un principe de prudence ou de bonté; l'on craint de ſe nuire à ſoi-même, ou d'offenſer les autres.

P. 35. *On nous reproche cette gravité qui n'eſt qu'un effet de la ſottiſe.*

J'avoue que nous ne ſommes pas ſémillans; mais

(*a*) Comme cette brochure eſt une critique raiſonnée de ce que j'ai dit de Bâle dans le Journal de février, j'ai cru devoir l'inférer ici toute entiere. Je n'y répondrai point. Mais, quel que ſoit l'auteur, je le remercie de la moderation dont en général il uſe à mon égard. Ce ton modéré eſt celui de la raiſon & de la vérité; & peut-être perſuadera-t-il au public que mon cenſeur a la raiſon de ſon côté, puiſqu'il répond à des plaiſanteries par des raiſonnemens, & ſans ſe fâcher.

Digitized by Google

nous ne ſommes rien moins que graves. Nous ne paraiſſons l'être, que lorſque nous nous ennuyons; & ſi l'étranger nous trouve tels, la faute ſouvent n'en eſt qu'à lui. Pour juger ſi nous méritons d'être qualifiés de ſots, il s'agit ſeulement de ſe rappeller combien notre ville a produit d'hommes célebres, & d'obſerver que, malgré le peu d'étendue de notre territoire, nous avons ſu nous procurer, par une active & ſage induſtrie, toutes les commodités de la vie.

P. 36. *Petits miroirs placés à l'angle des fenêtres, où les femmes aſſiſes, ſans être vues, voient les paſſans, &c.*

Ceci me paraît plus excuſable encore que ce que je vois ailleurs. Pourquoi dans les grandes villes ſe porte-t-on en foule aux ſpectacles, dans les promenades publiques, & dans les grandes aſſemblées? C'eſt pour voir, pour être vu, & tuer le tems à ne rien faire. C'eſt donc par un triple motif de curioſité, de vanité & de fainéantiſe. Chez nous, puiſque la perſonne n'eſt pas vue, puiſqu'ordinairement elle a quelqu'ouvrage en mains, ce n'eſt que curioſité. Nous n'avons donc qu'un faible, quand les autres en ont trois.

P. 37. *Au ſujet de la tête qui tire la langue à chaque minute, on obſerve que le magiſtrat eſt perſuadé qu'une auſſi bonne plaiſanterie ne ſaurait trop ſe perpétuer.*

Je deſirerais de ſavoir lequel de nos magiſtrats a fait cette confidence à l'auteur. Il aurait été plus équi-

Digitized by Google

table de ſuppoſer qu'on laiſſe la tête en queſtion là où elle ſe trouve, parce qu'elle y eſt, & parce qu'elle eſt un monument de la maniere dont nos bons peres tranſmettaient à la poſtérité le ſouvenir des événemens remarquables.

P. 40. *Anecdote d'un cordonnier ſénateur qui prit la meſure d'une paire de ſouliers, en habit de magiſtrat.*

Cette anecdote eſt controuvée, ou certainement ne ſe renouvellera plus.

P. 41. *Dans une même tribu ſe trouvent les chirurgiens, les peintres & les ſelliers. Plaiſant aſſemblage!*

J'avoue qu'en général la diſtribution de la bourgeoiſie aurait pu être mieux faite qu'elle ne l'eſt.

Cependant il eſt bon d'obſerver que les tribus ne ſont en grande partie que des aſſociations de citoyens ſous un rapport politique. Il faut oublier la profeſſion, l'état, & ne ſonger qu'à la qualité de citoyen, commune à tous les membres qui les compoſent. De là vient que, lorſque les chirurgiens ont à traiter des affaires particulieres relatives à leur état, ils s'aſſemblent ſéparément, & qu'ils ne ſe réuniſſent aux peintres & aux ſelliers que lorſqu'il s'agit d'élections & affaires de ce genre. Il y a d'autres aſſemblages qui me paraiſſent tout auſſi ſinguliers. Vous trouvez réunis dans la même tribu, officiers, juriſconſultes, médecins, négocians; qu'eſt-ce que ces états ont de commun entr'eux? Mais, je le répete, c'eſt moins l'état qu'il faut conſidérer ici que la qualité de citoyen. J'oſe

même

Digitized by Google

même avancer qu'il ſerait utile que le mêlange fût encore plus bizarre qu'il ne l'eſt ; par-là ſe perdrait inſenſiblement toute diſtinction d'état, & ſur-tout cet eſprit de corps ſi nuiſible au bien général.

P. 41. *Chacune de ces tribus fournit trente membres au corps de la magiſtrature.*

L'auteur confond ici le magiſtrat, ou petit conſeil, avec le grand conſeil. Le petit conſeil poſſede les plus beaux droits de la ſouveraineté ; droit de vie & de mort, pouvoir judiciaire ſans appel, police, collation d'un grand nombre de charges, d'emplois, de cures, droit d'accorder le domicile aux étrangers, conceſſion de penſions en argent ; ajoutez qu'il eſt partie intégrante du grand conſeil. Or, il eſt ſi peu vrai que chaque tribu fourniſſe trente membres au corps de la magiſtrature, que le magiſtrat entier n'eſt compoſé (les quatre chefs non y compris) que de ſoixante individus partagés en deux diviſions qui gouvernent alternativement. Il n'y a que quinze tribus qui fourniſſent des membres au petit conſeil. Chacune en donne quatre, deux pour chaque diviſion ; enſorte qu'il n'y en a effectivement que deux de la part de chaque tribu, qui partagent conſtamment le ſoin de l'adminiſtration.

Pour ce qui regarde le grand conſeil, les quinze tribus y ſont repréſentées chacune par ſeize membres, & non par trente ; & les trois confrairies (que l'auteur a confondues avec les tribus) n'y députent chacune que douze repréſentans.

Digitized by Google

P. 41. *Les membres tirés des quatre premieres tribus ont le titre de ſeigneurs.*

Cela n'eſt pas ainſi ; on les appelle *meſſieurs*, & non *ſeigneurs*. D'ailleurs cette dénomination n'eſt actuellement que ſimple formule, & revient à l'idée de *non artiſans*. Quant aux tribus dont les députés au petit conſeil ſont appellés *maîtres*, quoiqu'ils ſoient auſſi bien *meſſieurs* que ceux des quatre premieres, c'eſt qu'ordinairement ces tribus n'étaient repréſentées que par des gens de métier.

P. 42. *La foule des gens comme il faut ſe jette dans ces nobles tribus.*

Cela n'eſt pas vrai non plus. On va où l'on eſpere d'obtenir le plus de ſuffrages ; & la nobleſſe de ces quatre tribus eſt un être de raiſon.

P. 42. *Cet état ariſtocratique a une pente aſſez ſenſible vers la démocratie.*

C'eſt un état ariſtocratique dans le vrai ſens de ce mot ; 1°. en ce que le pouvoir ſouverain eſt entre les mains d'un conſeil, dont les membres ſe complettent eux-mêmes ; & 2°. en ce qu'il n'y a qu'une claſſe aſſez reſſerrée, dont on puiſſe tirer les individus propres à remplir les places vacantes. Ce qui donne à notre gouvernement un air de démocratie, c'eſt que la qualité de bourgeois iſſu de bourgeois eſt un titre ſuffiſant pour pouvoir aſpirer à l'honneur de ſiéger aux conſeils, & que les arts mécaniques ne dérogent pas.

Digitized by Google

P. 42. *Il faut même de toute néceſſité qu'il y ait toujours dans le ſénat trente boulangers, trente cordonniers ou tanneurs, trente tailleurs ou pelletiers. Ce ſont ces trois ſeules tribus dont on ne puiſſe être membre ſans exercer la profeſſion de ces tribus.*

Il y en a d'autres encore, comme celle des bouchers, des pêcheurs & bateliers. Quant au nombre de trente, on a déjà vu ci-deſſus qu'il ſe réduit à deux pour chaque diviſion du petit conſeil, & à ſeize pour le grand conſeil.

Et quel mal, après tout, qu'il y ait de toute néceſſité des artiſans dans le corps de la magiſtrature ? Si cette néceſſité n'exiſtait pas, les meſſieurs éliraient les enfans de leurs amis, & excluraient inſenſiblement tous les artiſans des charges. Vous direz à ceci, que vous ne ſentez pas le beſoin qu'on a de ces derniers dans le maniement des affaires publiques. Permettez-moi de répondre à cette objection par les raiſons ſuivantes :

Premiérement, leur préſence dans le conſeil raſſure chaque claſſe de la bourgeoiſie ſur le ſoin qu'on prend de ſes intérêts ; & nous lui devons la tranquillité politique intérieure dont nous jouiſſons.

Secondement, les artiſans fourniſſent aux meſſieurs la connaiſſance d'un nombre de détails néceſſaires à ſavoir, qui ne s'apprennent ni dans la ſociété des gens du monde, ni dans les livres, ni dans les comptoirs, ni au ſervice militaire étranger.

Digitized by Google

Troiſiémement, ils ſervent à tempérer l'orgueil que les meſſieurs étaleraient à l'occaſion de leurs charges, ſi les plébéiens étaient exclus du droit de les revêtir.

Quatriémement, ils ſont un rempart contre l'oppreſſion & les injuſtices, que les jalouſies & diviſions, ſi communes entre les meſſieurs, ſuſciteraient aux meſſieurs même.

Enfin, c'eſt une obſervation générale, que la plupart des artiſans chez nous s'occupent avec zele des fonctions de leurs charges, & propoſent leur ſentiment avec modeſtie, écoutant volontiers un meilleur avis que le leur.

La ſeule choſe que je puis accorder, c'eſt qu'il y a des profeſſions qui fourniſſent trop de repréſentans aux divers conſeils, & de certaines claſſes de meſſieurs qui n'en fourniſſent pas aſſez.

P. 44. *Les loix ſomptuaires défendent de faire monter un laquais derriere un carroſſe ; mais ayez cinquante laquais & le plus ſuperbe équipage, elles ſe taiſent.*

Non, elles ne ſe taiſent point. Toute dorure, ſculpture précieuſe & doublure en ſoie eſt prohibée, ſous peine de confiſcation de la voiture. Si l'on n'a pas ſongé à défendre les cinquante laquais, c'eſt que perſonne n'a encore été tenté de s'embarraſſer d'un pareil cortege, & que le principe de nos loix ſomptuaires tend moins à gêner le citoyen chez lui & même à réprimer ſa dépenſe, qu'à lui faire prendre

Digitized by Google

en public de certains dehors d'égalité. Je conviens volontiers que nos loix ſomptuaires pourraient être mieux faites ; elles ſont minutieuſes en pluſieurs articles, & en quelques endroits obſcures. Mais montrez-moi un code de loix parfaites, & ſur-tout en des matieres où les paſſions ſe trouvent intéreſſées. Je conviens encore qu'elles ſont loin de remplir leur objet ; mais elles font du bien, & il faut leur en tenir compte.

P. 50. Je trouve ici des obſervations ſur le *piétiſme*, qui me paraiſſent fondées. Je crois auſſi que le piétiſme a quelques inconvéniens. Il introduit au milieu de nous l'eſprit de parti, & les animoſités qui s'enſuivent. Il offre au mauvais citoyen un moyen facile de ſe couvrir du manteau de la ſainteté ; il eſt propre à nourrir l'orgueil des principaux de cette ſecte par les déférences de leurs inférieurs ; il peut dégénérer, par la ſuite des tems, en factions politiques. Toutefois ces dangers ſont encore éloignés ; & quand je ſonge aux progrès rapides que l'irreligion & la licence des mœurs ont faits depuis vingt ans en Europe, je ne puis voir qu'avec ſatisfaction ſe former des aſſociations dont l'objet actuel eſt d'arrêter le mal.

P. 50. *Preſque toutes les portes dans les maiſons ſont toujours fermées à la clef.*

Cela eſt exagéré. Il y a quelques bonnes meres de famille qui ne ſouffrent pas que l'on entre habituellement dans leur ſallon de compagnie, pour cauſe de

Digitized by Google

propreté, & je ne vois pas ce qu'il y a là de repréhensible ; au contraire, c'est la véritable politesse qui leur prescrit cette attention. Je n'aime pas, quand je vais dîner chez mes amis, que le plancher & les lambris commencent par me donner du dégoût pour les mets qu'on va me servir.

P. 54. *Pour qui veut observer, rire & réfléchir, il n'est pas besoin de lire un voyage au Groënland, ou chez les Hottentots ; un voyage en Suisse suffit.*

Quoique le rapprochement des Hottentots & des Suisses ne soit pas flatteur, je souscris cependant volontiers à cet arrêt. Toutefois je doute même si un Hottentot, se trouvant demeurer à une journée de Bâle, & se mêlant d'écrire sur le gouvernement, les mœurs & les usages de cette ville, tomberait dans les bévues dont le Journal littéraire de la Suisse vient de faire l'étalage. Je crois, au contraire, que ce bon Hottentot, pour peu qu'il eût de sens commun & de sensibilité dans l'ame, aurait proposé la question suivante :

« D'où vient que dans un pays qui offre à l'étranger tant de singularités, la nation y est heureuse ? D'où vient que le gouvernement y est doux, & le citoyen paisible, pieux, charitable, attaché à sa patrie & à sa famille ? » Et bientôt à cette question tous mes concitoyens eussent répondu d'un cri général : « C'est que ces singularités ne sont en partie qu'apparentes, & propres seulement à arrêter un voyageur superficiel.

Digitized by Google

C'eſt, ſur toutes choſes, que nous n'avons ni patriciens, ni prêtres politiques, ni financiers, ni ſoldateſque. » (*a*)

(*a*) Le Hottentot, rédacteur de cet humble Journal, ſe permettra une ſeule obſervation : c'eſt qu'il n'a ni voulu ni cru offenſer perſonne. Relever en riant quelques ſingularités de peu d'importance, eſt-ce inſulter une ville & calomnier ſon gouvernement ? Je ne le croyais pas. Les voyageurs qui m'ont ſervi de texte, ont pu mal voir & mal juger : qu'on le prouve, & j'y ſouſcris. D'ailleurs, ni eux ni moi, nous n'avons rien dit qui contrediſe les éloges que le citoyen anonyme de Bâle donne ici à ſa patrie. Quand un homme a beaucoup de bonnes qualités, craint-on de l'offenſer en obſervant que ſon habit n'eſt pas à la mode, que ſa démarche n'eſt pas élégante, que ſa tabatiere eſt de mauvais goût ? Jamais je ne vis un homme de mérite ſe fâcher de ces légeres plaiſanteries qui n'attaquent point ſon caractere. Or, j'ai cru qu'il en était des corps politiques comme des particuliers.

Digitized by Google

THÉATRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Retraite de la demoiſelle LUZY.

LES amateurs du théatre de la nation, ce pētit nombre de gens de goût, reſte précieux de l'ancien parterre du fauxbourg Saint-Germain, (*a*) & qui les jours de ſolitude honorent encore quelquefois celui-ci de leur préſence, gémiſſent de l'état déplorable dans lequel des pertes ſucceſſives & multipliées ont réduit l'art dramatique. C'eſt à ces juges que les comédiens eux-mêmes regrettent, malgré leur ſévérité, c'eſt à cette claſſe diſtinguée, même parmi les connaiſſeurs, que nous adreſſerons aujourd'hui nos regrets ſur la perte récente que la comédie françaiſe vient encore d'éprouver. Nous voulons parler de la retraite de la demoiſelle Luzy, actrice vraiment eſtimable, & dont le perſonnel & les talens ne ſeront peut-être jamais remplacés. Une réflexion vient cependant modérer notre douleur. Si les talens de la demoiſelle Luzy ſont perdus pour le public, les qualités précieuſes de ſon

(*a*) Voyez le diſcours ſur l'état actuel de la comédie françaiſe, imprimé dans notre Journal de janvier.

Digitized by Google

cœur feront encore long-tems les délices des perſonnes de ſa ſociété. Nous nous bornerons à envier ce dernier avantage, dont nos fonctions littéraires ſemblent nous avoir pour toujours écartés ; & nous trouvons en cette privation au moins un avantage, celui de penſer qu'on ne taxera pas nos jugemens d'une partialité que nous avons le bonheur de ne pas connaître, quoiqu'on nous en ait quelquefois accuſés. Il eſt vrai que ces accuſateurs de mauvaiſe foi étaient eux-mêmes parties intéreſſées dans la cauſe ; ce qui fait que leurs réclamations ont dû paraître aſſez ſuſpectes.

La demoiſelle Luzy, éleve du ſieur Préville, débuta ſur le théatre français, le 26 mai 1763, par les rôles de Dorine dans *le Tartuffe*, & de Liſette dans *les Folies amoureuſes*. La perte très-récente de la demoiſelle Dangeville qui, après avoir été pendant plus de trente ans l'idole du public & la gloire de la comédie, venait de ſe ſouſtraire au premier ſans doute pour mieux goûter l'autre, avait dû rendre néceſſairement les connaiſſeurs plus ſéveres ; mais cette ſévérité tourna au profit de la débutante, & devint la récompenſe la plus flatteuſe de ſon talent. On vit avec plaiſir que la demoiſelle Luzy avait mis à profit les leçons de ſon maître. Le public dut s'applaudir de retrouver en elle cette gaieté vive & folâtre, analogue à l'emploi auquel elle ſe deſtinait, & qu'on pourrait regarder comme un préſent que la nature fait quelquefois à l'art. A

Digitized by Google

cette qualité précieuſe, la demoiſelle Luzy en avait ſu joindre pluſieurs qui ne ſont ordinairement que le fruit de l'expérience, telles que de la décence dans le maintien, de la fineſſe dans le jeu, & de la grace dans le débit; elle avait une maniere ſpirituelle d'être à la ſcene, une connaiſſance parfaite du théatre, & un deſir de plaire au public, qui multipliaient nos plaiſirs, en accroiſſant ſes progrès.

Après un éloge auſſi détaillé qu'il eſt vrai, on ne nous accuſera pas ſans doute d'une ſévérité déplacée en reprochant à la demoiſelle Luzy quelques défauts. Cette ſévérité même tourne au profit de l'art; elle fait partie de notre miniſtere, & l'indulgence du public nous fait un devoir de chercher à mériter ſa confiance. Nous dirons donc que la demoiſelle Luzy montrait quelquefois dans ſon jeu une fineſſe trop recherchée, & ſemblait vouloir remplacer la bonhomie par de l'eſprit. C'eſt ſur-tout dans les comédies de Moliere, & dans quelques-unes de Regnard, que ce défaut était ſenſible. Dans nos obſervations ſur une repréſentation du *Légataire*, donnée le vendredi 3 avril 1778, & qui ſe trouvent imprimées dans le numéro 26 du Journal des théatres, nous avons repris ce défaut; & c'eſt avec un plaiſir bien vrai que nous nous ſommes apperçus, dans les repréſentations ſuivantes, que la demoiſelle Luzy avait profité de nos obſervations. Cette docilité pour la critique eſt la marque certaine du vrai talent. On a reproché

Digitized by Google

encore à la demoiſelle Luzy une miſe beaucoup trop élégante dans des rôles où la plus grande ſimplicité de l'habillement était indiſpenſable. Cet amour immodéré de la parure eſt tellement inhérent au caractere des femmes, qu'on n'oſe à peine ici leur en faire un reproche. L'obſervation du coſtume eſt cependant bien néceſſaire au théatre, & complete une illuſion que le talent doit commencer à faire naître. On ne ſaurait propoſer dans ce genre aux jeunes comédiennes un meilleur modele que la dame Bellecourt, la ſeule actrice actuellement exiſtante aux trois théatres de Paris, qui ait conſervé la bure & la laine dans les rôles de payſanne & de ſervante. Nous payons ce petit tribut à la dame Bellecourt avec un plaiſir d'autant plus vrai, qu'on n'accuſera pas ſans doute nos éloges d'être à ſon égard le fruit de la reconnaiſſance.

Revenons à la demoiſelle Luzy.

Après avoir dit notre façon de penſer ſur ſon talent, nous allons faire en peu de mots l'hiſtorique de ſon exiſtence théatrale. Elle a été reçue à la comédie françaiſe à pâques 1764; elle avait joué, étant enfant, ſur le théatre de l'opéra-comique, ſpectacle charmant & délicat, où l'homme de lettres venait ſe délaſſer du travail par la gaieté, & l'homme du monde du repos par les plaiſirs. On ſait que le ſublime JEANNOT a remplacé l'opéra-comique ſur le boulevard & dans les foires; & le ſuccès dont il y jouit eſt un nouveau motif pour nous de féliciter le

Digitized by Google

public d'aujourd'hui de ſon goût épuré, & ſur-tout de ſa délicateſſe dans le choix de ſes amuſemens.

Riſum teneatis...

La demoiſelle Luzy, après avoir fait pendant dix-ſept ans les délices du public connaiſſeur, (& par cela même véritable & ſeul juge des talens) a demandé & obtenu ſa démiſſion dès la fin du mois de février de cette année; elle a joué pour la derniere fois dans *le Jaloux ſans amour.*

L'éternel ſilence que nous nous ſommes impoſé ſur la vie privée des comédiens, dont le talent ſeul appartient au public, & dont la conduite particuliere ne doit jamais reſſortir à ſon tribunal, ne nous permet pas d'approfondir les raiſons de la retraite de la demoiſelle Luzy. Un motif que nous nous ferons toujours un devoir de reſpecter, en eſt, dit-on, la cauſe. Mais pourquoi faut-il que les éloges bien dus au courage vertueux de la demoiſelle Luzy ſoient accompagnés des regrets qu'excitera toujours la privation de ſes talens ?

Par M. G. D. L. R.

Digitized by Google

COMÉDIE FRANÇAISE.

Clôture.

Il était autrefois d'uſage de fermer le théatre de la nation par quelques-unes de ces tragédies ſaintes qui ſemblaient préparer les ſpectateurs au tems qui ſuit la ceſſation de ce ſpectacle. Les comédiens ſe ſont laſſés de cet uſage ; mais ils avaient conſervé celui de donner en ce jour une tragédie, & l'on choiſiſſait ordinairement un des chefs-d'œuvres de nos grands maîtres. On ne s'attendait pas ſans doute alors que le ſamedi 31 mars, la comédie françaiſe dût faire la clôture de ſon théatre par *Jodelet maître & valet*, comédie en cinq actes en vers de Scarron.

Voilà cependant ce qui eſt arrivé.

Nous nous abſtiendrons de toutes réflexions, & nous les laiſſerons faire à nos lecteurs. Si cependant quelques-uns plus curieux voulaient abſolument ſavoir le ſecret de la comédie, nous leur dirions tout bas (de peur de ſcandale) que les ſieurs Molé, Monvel, Larive & la dame Veſtris, étant partis depuis près de quinze jours pour aller faire les délices de la province, il a été de toute impoſſibilité de monter une tragédie pour le ſamedi 31 mars. Mais ne pouvait-on pas donner une autre comédie que *Jodelet* ? Pourquoi ? ... Ah ! pourquoi ? ...

Digitized by Google

Quoi qu'il en ſoit, après la premiere piece, (*a*) le ſieur Florence, acteur dernier reçu, eſt venu faire le compliment d'uſage, & que nous allons tranſcrire ici.

« Meſſieurs. Un uſage ſacré pour nous, & qui eſt devenu déſormais un beſoin de nos cœurs, nous autoriſe à conſacrer ce jour par l'expreſſion de notre reconnaiſſance. C'eſt à moi que le ſort en a remis l'emploi; & ce n'eſt qu'en tremblant que je me diſpoſe à le remplir. Comment oſer me rendre auprès de vous l'intreprete de nos ſentimens? Mais une réflexion, meſſieurs, raſſure un peu ma timidité: c'eſt à ceux à qui votre indulgence eſt plus néceſſaire, que doit appartenir le ſoin de la ſolliciter; c'eſt à ce titre que j'oſe me préſenter devant vous, pour vous exprimer notre reconnaiſſance. Eh! comment n'en être pas pénétré pour ceux qui, dans l'art dramatique, ſont tout à la fois nos juges & nos maîtres, qui décernent la gloire & qui enſeignent à la mériter?

Faire couler des larmes véritables ſur des malheurs imaginaires, ou amuſer des ſpectateurs éclairés par le tableau de leurs propres ridicules; tel eſt le but de l'auteur dramatique: prêter une vie nouvelle à ces productions du génie, communiquer l'organe de la voix à des perſonnages muets, changer, pour ainſi dire, en perſonnages vivans des noms d'interlocu-

(*a*) La ſeconde était *les Curieux de Compiegne*, comédie en un acte, en proſe, de Dancourt.

Digitized by Google

teurs, compléter, en un mot, l'illusion par l'expression de la physionomie, l'éloquence des mouvemens, la vérité du débit & la fidélité du costume; tel est l'emploi du comédien. C'est vous, messieurs, qui guidez nos pas dans cette pénible carriere; & quand vos lumieres nous ont rendu dignes de contribuer à vos plaisirs, nous n'avons d'autres moyens de vous prouver notre reconnaissance, que de vous faire jouir de vos propres bienfaits.

Le goût, messieurs, se conserve parmi vous, comme les prêtresses de Vesta conservaient le feu sacré. Combien ce dépôt est devenu tout à la fois précieux & fragile, dans un tems sur-tout où l'amour de l'art dramatique, en multipliant les genres, amene aussi le danger d'en confondre les principes! Il n'est pas moins étonnant peut-être que vous ayez daigné conserver cette indulgence qui est un de vos bienfaits les plus signalés. La longue possession de tant de chefs-d'œuvres dramatiques, & le souvenir encore récent de tant d'acteurs justement célebres, ont dû donner à l'art des juges plus exigeans. Nos spectateurs, fiers de leurs richesses antiques, pourraient apporter ici le dédain de l'opulence: mais, messieurs, vous apportez aussi parmi nous cette sensibilité du cœur qui défend à l'esprit d'être sévere; cette indulgence aimable, toujours compagne du vrai goût; cet amour éclairé des talens qui sent la nécessité d'encourager ceux qui les cultivent, & qui leur accorde quelquefois des applau-

Digitized by Google

diſſemens pour les inſtruire à les mériter. Vous ſavez que, plus on connaît les bornes d'un art, plus on connaît la difficulté d'y réuſſir ; & qu'on ſent mieux alors qu'il faut pardonner aux défauts, avant de jouir de la perfection. »

Nous ne nous permettrons aucune réflexion critique ſur ce diſcours. Outre que ce moment nous ſemble devoir être celui de l'indulgence, nous croyons qu'il était difficile au ſieur Florence de faire un compliment plus adroit & plus ſage. Il dit tout en peu de mots, & les éloges qu'il contient ſont ſans fadeur. La comparaiſon du parterre avec les prêtreſſes de Veſta nous paraît infiniment heureuſe ; & nous croyons que le public n'a pas ſenti la fineſſe de cette alluſion, puiſqu'il ne l'a pas applaudie. Après avoir loué le ſieur Florence comme auteur, nous nous empreſſons de le féliciter comme récitant. Nous n'avons jamais entendu un compliment dit d'une maniere qui nous ait fait autant de plaiſir. Noble aſſurance, inflexions juſtes, diction ſage ; c'eſt avec un plaiſir bien vif que nous payons à cet acteur ce tribut d'éloges mérités. Nous ſaiſirons auſſi cette occaſion pour l'engager à redoubler d'efforts & de travail, & nous oſons lui promettre des ſuccès d'autant plus flatteurs, qu'il ne les devra qu'à ſon talent.

Nous avons promis de dire encore un mot du ſieur Duverneuil, qui a joué le 21 mars Mahomet, &

Digitized by Google

& le 24 Zamore dans *Alzire*. C'eſt ſur-tout dans ce dernier rôle que, rendu à lui-même par les encouragemens flatteurs du public, il a déployé cette chaleur & cette énergie qui paraiſſent conſtituer une grande partie de ſon talent, & font concevoir de lui les plus favorables augures. Nous ignorons encore ſi les comédiens ſont déterminés à le garder ici; mais nous pouvons aſſurer qu'il n'eſt pas de directeur de province qui, pour ſon propre intérêt & celui de l'art dramatique, ne doive chercher à fixer ſur ſon théatre le ſieur Duverneuil.

Par M. G. D. L. R.

Digitized by Google

PIECES FUGITIVES.

Quelques jolis vers extraits des Annales de la vertu.

La veille de la mort de Philippe, roi de Macédoine, un poëte se trouvant à sa table, fut invité à déclamer quelque morceau de poésie : c'était un des amusemens de table des Grecs. Philippe méditait alors de renverser l'empire du roi de Perse : le poëte choisit ces vers sur une puissance orgueilleuse menacée par le destin :

Toi, que l'orgueil éleve aux nues,
Et qui, du présent trop flatté,
Au-delà des terres connues
Crois voir un jour ton nom porté !
Sous ton palais, vaste édifice,
S'ouvre déjà le précipice
Où se perd tout projet humain ;
Et souvent la mort qui s'avance
Borne la plus longue espérance
A l'aurore du lendemain.

On vit dans ces vers la prédiction de la chûte du roi de Perse : ce Philippe, qui tous les matins se faisait crier qu'il était mortel, n'eut garde de s'en faire l'application. Et le lendemain il mourut.

Digitized by Google

Je ne dirai pas que ce trait frappant & ces beaux vers moraux ſoient hors de leur place dans les *Annales de la vertu.* Mais qu'y font ces deux rondeaux gracieux & mignards du duc d'Orléans, pere de Louis XII, excellens à inſérer ici ?

Le tems a laiſſé ſon manteau
De vent, de froidure & de pluie,
Et s'eſt veſtu de brouderie
De ſoleil luyant cler & beau.
Il n'y a bête, ne oyſeau,
Qu'en ſon jargon ne chante & crie :
Le tems a laiſſé ſon manteau.
Riviere, fontaine & ruiſſeau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfévrerie ;
Chacun s'habille de nouveau ;
Le tems a laiſſé ſon manteau.

Allez-vous-en, allez, allez,
Souci, ſoing & mélancholie !
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez ?
Je vous promets que non ferez ;
Raiſon aura ſur vous maîtrie.
Allez-vous-en, allez, allez !
Si jamais plus vous retournez
Avecque votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie.
Allez-vous-en, allez, allez !

Les jolis vers ! & ſur-tout les derniers ! Que j'aime

Digitized by Google

la naïveté du refrein ! N'avez-vous point auſſi diſtingué ce vers,

Je vous promets que non ferez ?

Quel bon vieux ton de ſimplicité, de bonhomie ! J'y ai quelquefois regret.

Voici quelques vers de nos anciens poëtes, où vous trouverez le même mérite. Je choiſis les moins connus.

De Saint-Gelais, ces deux, que j'iſole, & qui paſſeront ainſi en faveur de la vérité & de la beauté de la penſée :

Amitié qui ſe peut finir
Ne fut jamais bien commencée.

De Bertaut, ceux-ci :

Mais qui ne ſent point les traverſes
Des ſoins & des peines diverſes
Dont toujours nous nous travaillons ?
Et qui, franc de crainte & d'envie,
Cueille les roſes de la vie
Sans ſe piquer aux aiguillons ?
Les plaiſirs de la vie humaine
Sont tous mêlés de quelque peine,
Et le bien ſuivi du malheur :
Même l'amour jamais n'envoie
Ni le déplaiſir ſans la joie,
Ni le plaiſir ſans la douleur.

Et ces autres encore, ſi vous voulez, qui ne

Digitized by Google

renferment qu'une moralité fort commune, mais revêtue d'images qui la rendent agréable.

On ne ſe ſouvient que du mal ;
L'ingratitude regne au monde :
L'injure ſe grave en métal,
Et le bienfait s'écrit ſur l'onde.

De Baïf, poëte oublié, dont le nom ſeul eſt parvenu juſqu'à nous, le morceau ſuivant, qui n'eſt pas ſans mérite.

Devant qu'il connaiſſe qu'il vit,
L'homme meurt, paravant qu'il ſache
Comme il doit vivre ; & quand il tâche
Vivre bien, l'ame on lui ravit.
La vie eſt courte ; & par mégarde
Du tems volant, qui ſi peu tarde,
La plus grande part nous perdons.
Sache bien uſer de la vie ;
Tu en auras l'ame aſſouvie,
Aſſez longue la trouveras.
Comme en une main dépenſiere
Grand'richeſſe ne dure guere,
Ton âge tu conſumeras.
Mais ſi peu de moyen ſe donne,
Au bon ménagier il foiſonne.
Tu as cent ans, & davantage.
Recalcule de tout ton âge,
Combien en eut ton créancier ;
Combien tes ſottes amourettes ;
Combien tes affaires ſecrettes ;
Combien ton pauvre tenancier ;

Digitized by Google

Combien tes procès ordinaires ;
Combien tes valets mercenaires ;
Combien ton aller & venir :
Ajoute encor tes maladies,
Mal acquiſes par tes folies.
Si tout cela tu en rabats,
Tu verras avoir moins d'années
De beaucoup qu'on ne t'a données,
Et que verdelet tu t'en vas.

Tous ces *combien* ſont un aſſez bon effet ; l'*aller & venir* eſt une expreſſion naïve, & *s'en aller verdelet* l'eſt bien plus encore.

Au reſte, tout cela eſt preſque traduit de Séneque, dont la proſe eſt bien plus poétique. Comparez.

Centeſimus tibi, vel ſupra, premitur annus. Agedum ! ad computationem ætatem tuam revoca. Dic, quantum ex iſto tempore creditor, quantum amica, quantum reus, quantum cliens ſuſtulerit ; quantum lis uxoria, quantum ſervorum coercitio, quantum officioſa per urbem diſcurſatio : adjice & morbos, quos manu facimus ; adjice quod & uſu jacuit. Repete memoria tecum, quando certus conſilii fueris, quotus quiſque dies ut deſtinaveras receſſerit, qui tibi uſus tui fuerit, quam multi vitam tuam diripuerint, te non ſentiente quid perderes ; quantum vanus dolor, ſtulta lætitia, avida cupiditas, blanda converſatio abſtulerit ; quam exiguum tibi de tuo relictum ſit . . . intelliges te immaturum mori.

Que ſont devenues ces belles expreſſions du latin,

Digitized by Google

premitur annus ; vitam tuam diripuerint ? Où sont ces momens qui échappent, qui se perdent, que chacun enleve, que je me représentais comme abandonnés au pillage ? Et de quel droit ne daigne-t-on pas traduire *lis uxoriæ ?* Les maris n'ont-ils plus d'altercations avec leurs femmes ? Et ces momens doucement perdus en entretiens agréables, *blanda conversatio ;* & cette autre perte insensible du tems, qui absorbe un si grand nombre d'instans dans la journée, *qui usu jacent ?* . . . Ce misérable Baïf ! s'il eût été possible de gâter Sénèque, il l'aurait fait.

Dans la petite piece suivante il y a plus que de la naïveté : il y a de l'esprit, de l'agrément, de la finesse, de l'élégance : elle est de Passerat.

Quand Cupidon me ferait un serment
De me traiter beaucoup plus doucement,
Et de domter par sa fleche dorée
Celle que j'ai trop & trop adorée,
Pour tout cela je ne voudrais aimer.
Je sais qu'Amour est semblable à la mer,
Qui bien souvent fait la calme & bonace,
Rit au marchand, montre joyeuse face
Pour l'embarquer, puis après, loin du port,
Briser sa nef, & lui hâter sa mort.
Puisqu'à la fin j'ai gagné le rivage,
Plus je ne rentre aux dangers du naufrage :
Car on ne plaint le malheur du nocher
Qui deux fois heurte à un même rocher.

Donnons encore place ici à cet heureux impromptu

Digitized by Google

de Théophile Viaud, sur un cheval de Henri IV.

Gentil cheval, joli cheval,
Doux au montoir, doux au deſcendre ;
Bien plus petit que Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

Ce Théophile, dont les œuvres ne peuvent ſe lire, faiſait par fois d'excellens impromptus. Je ne ſais ſi jamais on en a fait de meilleurs que les deux ſuivans : l'un à une femme qui demandait que le poëte la comparât au ſoleil ; l'autre à un ſeigneur très-ignorant, qui lui promettait de le *porter*, c'eſt-à-dire, de l'avancer.

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au ſoleil ?...
Il eſt commun ; elle eſt commune :
Ils n'ont rien autre de pareil.

Monſeigneur, je vous remercie ;
Tant d'honneur je n'ai mérité :
Et ſi de vous j'étais *porté*,
On me prendrait pour le Meſſie.

Malheur au poëte inconſidéré, à qui il échappe ſouvent de pareils traits ! Malheur à l'homme d'eſprit qui s'en permet de ſemblables ! Il riſque de payer chérement le plaiſir malin d'avoir fait rire aux dépens d'un ſot.

Vous avez entendu parler de maître Adam, menuiſier de Nevers, aſſez peu habile, nous dit-on, à

Digitized by Google

raboter ſes vers. En voici pourtant de fort agréables de ſa façon, adreſſés à un miniſtre diſgracié :

L'aveugle déité qui du monde ſe joue
Sur le fatal pivot d'une inconſtante roue,
Paſſe ici pour l'objet qui vous touche le moins.
Loin d'elle vous régnez en cette ſolitude,
Et vous devez enfin à ſon ingratitude
Plus que tous vos rivaux ne doivent à ſes ſoins.

On croirait de quelqu'un de nos poëtes légers d'aujourd'hui ces vers de la Ménardiere, mort il y a cent vingt ans.

L'aiguillon de l'amour, c'eſt la difficulté;
Ses charmes ſont détruits par la facilité.
Dès qu'il eſt paiſible, il ſommeille;
S'il n'a point de frayeur, il n'a point de deſir;
L'aſſurance l'endort, la crainte le réveille;
Et s'il acquiert ſans peine, il jouit ſans plaiſir.

Je ne citerai de Gombault que l'épigramme ſuivante : on pourra la comparer à celle de Martial, où il dit d'un homme louche, boiteux, contrefait :

Rem miram præſtas, Zoïle, ſi bonus es.
Comment un tel magot ſerait-il vertueux ?

Cet objet que le tems a ſi fort abattu,
Celle que ſa laideur a ſi fort affligée,
Se nomme tous les jours temple de la vertu...
La vertu, s'il eſt vrai, n'eſt guere bien logée.

Si cette épigramme aſſez peu morale vous paraît

Digitized by Google

ſcandaleuſe à citer dans les *Annales de la vertu*, que ſera-ce, quand je vous dirai qu'on y rapporte comme *très-jolis* des vers de Saint-Pavin, où il dit fort agréablement à Philis,

Et j'eſpérais . . . je n'oſe dire
Quoi ?

Que de délicateſſe & de décence dans ce *je n'oſe dire quoi !* Cela s'appelle une *réticence* en termes de l'art.

Pour revenir à Gombault, un mot de lui, meilleur à citer que ſes épigrammes; c'eſt ce qu'il eut le courage poétique de répondre au cardinal de Richelieu. Il lui liſait de ſes vers : *je n'entends pas cela*, dit le miniſtre. Gombault repliqua : *ce n'eſt pas ma faute.*

Notre galanterie du dix-huitieme ſiecle n'a rien produit de ſemblable à cette fameuſe guirlande poétique, que compoſerent pour Julie (mademoiſelle de Rambouillet) les plus beaux eſprits du ſiecle paſſé. Chacun d'eux y parlait au nom de quelque fleur. Deſmarets, auteur de la comédie des Viſionnaires, qui dans la ſuite devint lui-même un viſionnaire achevé, fit pour la violette ce charmant quatrain :

Franche d'ambition, je me cache ſous l'herbe,
Modeſte en ma couleur, modeſte en mon ſéjour :
Mais ſi ſur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs ſera la plus ſuperbe.

Autres vers galans & pleins de délicateſſe; ce ſont

Digitized by Google

ceux que Saraſin fit pour madame de Longueville pendant les troubles de la Fronde :

Objet en tous lieux adoré !
Et la reine & ſon fils ont dit & déclaré
Que vous étiez une rebelle :
Vénus & Cupidon en ont bien dit autant.
Avec Anne & Louis vuidez votre querelle ;
Mais au moins contentez Vénus & ſon enfant.

Après des galanteries plaçons des moralités. En voici du pauvre Caſſagne, que Deſpréaux aſſocie quelque part à Cotin.

Roſes, en qui je vois paraître
Un éclat ſi vif & ſi doux !
Vous mourrez bientôt ; mais peut-être
Je dois mourir plus tôt que vous.
La mort que mon ame redoute,
Peut m'arriver en un moment :
Vous mourrez en un jour ſans doute,
Et moi peut-être en cet inſtant.

De Regnier Deſmarets, qu'on ne lit plus, & qu'on a raiſon de ne plus lire ; je ne citerai que ces deux vers ſur le mérite :

On peut bien le laiſſer paraître ;
On ne doit jamais l'étaler.

Quand je vois combien il eſt aiſé de réuſſir quelquefois dans ces petits genres, quand je penſe que les Cotin & les Pradon ont auſſi cueilli de ces fleurs

Digitized by Google

qui croiſſent au pied du Parnaſſe, je m'étonne & je m'indigne qu'on puiſſe confondre un aiguiſeur d'épigrammes, un fagoteur de rondeaux ou de ſonnets, un habile tourneur de madrigaux, avec un poëte. C'eſt profaner cet auguſte nom. Réſervons-le pour les Rouſſeau, les Boileau, les Racine, & trouvons quelqu'autre titre pour les Pavillon, les Voiture & les Marot.

La Sabliere eut au plus haut degré ce talent de tourner un madrigal & de l'aſſaiſonner légérement de fineſſe & d'eſprit. Vous en jugerez par ces deux-ci.

Après deux mois d'abſence, enfin je vous revois,
Et le plaiſir que j'en reçois
Efface de mes maux la mémoire importune.
Mais, dites-moi, Philis, de votre heureux retour
Rendrai-je grace à la fortune?...
N'en dirai-je rien à l'amour?

Je ſais que ma joie eſt prochaine,
Que je dois bientôt vous revoir:
Mais que l'impatience eſt une étrange peine!
Je languis dans ce doux eſpoir.
Pour vous, dans votre ſolitude,
Etes-vous ſans inquiétude?
Le calme & les plaiſirs vous ſuivent-ils toujours?
Ne regrettez-vous point nos aimables demeures?
Et ne comptez-vous point des jours
Dont je compte toutes les heures?

Le madrigal, un peu fade de ſa nature, a grand beſoin d'être relevé par ces tournures ingénieuſes.

Digitized by Google

Voici d'autres madrigaux loués par madame la comteſſe de Genlis.

De madame Tibergeau ; réponſe impromptu à cette queſtion : s'il eſt plus tendre d'écrire en vers qu'en proſe à ſa maîtreſſe ?

Non, ce n'eſt point en vers qu'un tendre amour s'exprime ;
Il ne doit point rêver pour trouver ce qu'il dit ;
Et tout arrangement de meſure & de rime
Ote toujours au cœur ce qu'il donne à l'eſprit.

De Fagan, pour mademoiſelle Gauſſin :

Ecarte pour un tems la foule des amours,
Dont par-tout on te voit ſuivie :
Aime-moi ſeul pendant deux jours ;
Je t'aimerai toute ma vie.

J'aurais cité celui de Pradon :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement ;
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Celui de Cotin :

Iris s'eſt rendue à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour ſa défenſe ?
Nous étions trois, elle, l'amour, & moi :
Et l'amour fut d'intelligence.

J'aurais claſſé parmi les madrigaux ces vers d'une des églogues de Segrais :

Digitized by Google

Timarete s'en eſt allée :
L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
Laiſſe mon ame déſolée
A la merci de ſes douleurs.
Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le déplorable cours :
Mais je l'aimais plus que ma vie,
Et je la voyais tous les jours.

Quoi de plus doux & de plus gracieux ? C'eſt un vrai madrigal dans une églogue ; & un madrigal n'eſt pas déplacé dans une églogue ; ces deux genres ſe touchent.

On nous cite ce madrigal de Montreuil, fait impromptu aux Petites-maiſons :

Quand j'écoute ces fous d'un air ſi ſérieux,
Vous me raillez auſſi bien qu'eux :
Mais je leur porte envie, & je n'en ſaurais rire.
Ah, Climene, qu'ils ſont heureux !
Il leur eſt permis de tout dire.

Que ne nous cite-t-on plutôt du même auteur cet autre qui vaut bien mieux, & qui m'a toujours paru le roi des madrigaux ?

Pourquoi me demandez-vous tant
Si mes feux dureront ? ſi je ſerai conſtant ?
Juſques à quand mon cœur vivra ſous votre empire ?
Ah, Philis ! vous avez grand tort ;
Comment pourrais-je vous le dire ?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort.

Digitized by Google

Je ne réſiſte pas au plaiſir d'inſérer ici, à propos de Montreuil, ce que ſa ſœur, prête à entrer dans un couvent, écrivait à ſon amant : « C'eſt pour Dieu que je vous quitte ;

Vous ne voudriez pas l'emporter deſſus lui.

Puiſque madame de Genlis parle des madrigaux, je voudrais qu'elle eût parlé de nos anciens triolets ; que, par exemple, on y retrouvât celui de Ranchin :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau deſſein que je formai
Le premier jour du mois de mai !
Je vous vis & je vous aimai.
Si ce deſſein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

On ne ſerait pas non plus fâché d'y lire quelques-uns de nos anciens *lais*. J'en connais deux qui me plaiſent fort.

La grandeur humaine
Eſt une ombre vaine
Qui fuit :
Une ame mondaine
A perte d'haleine
La ſuit ;
Et pour cette reine
Trop ſouvent ſe gêne
Sans fruit.

Digitized by Google

Remarquez que la briéveté du troiſieme vers ſera une beauté toutes les fois que la chûte de la phraſe ſera bien ménagée, comme dans cet exemple. Voici un ſecond lai plus poétique :

Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'eſpoir ?
Cette mer profonde
En débris féconde
Fait voir
Calme au matin l'onde ;
Et l'orage y gronde
Le ſoir.

Parlons encore un moment des ſonnets, genre de poéſie qui ſemblait avoir été inventé pour donner à la raiſon des entraves plus gênantes encore que celles de la ſimple verſification & de la rime. A peine en exiſta-t-il cinq ou ſix qui euſſent quelque mérite. On diſtingue celui-ci de Malleville, dont les ſix premiers vers ont une ſorte de richeſſe poétique qui plaît à l'imagination, mais dont la fin n'eſt malheureuſement qu'une exagération de mauvais goût.

Le ſilence régnait ſur la terre & ſur l'onde ;
L'air devenait ſerein, & l'olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphir, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitait les fleurs d'une haleine féconde.
L'aurore déployait l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſemait de rubis le chemin du ſoleil :
Enfin, ce dieu venait au plus grand appareil

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle;

Sacré flambeau du jour! n'en ſoyez point jaloux;
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

La deſcription du matin, quoiqu'il y ait au ſeptieme vers un *enfin* proſaïque qui la gâte un peu, eſt belle & majeſtueuſe : mais on voudrait que *la jeune Philis au viſage riant* fût reſtée dans *ſon palais plus clair que l'orient ;* ſon apparition ne produit point d'effet.

Deux autres ſonnets furent bien plus célebres; celui d'Uranie par Voiture, & celui de Job par Benſerade. Ils partagerent la cour & la ville; tous ceux qui ſe mêlaient de littérature prirent parti; il y eut la faction des Uraniens & celle des Jobelins : ce fut une grande affaire. Le prince de Condé diſait :

L'un eſt plus grand, plus achevé;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Il n'eſt peut-être perſonne qui n'ait quelque connaiſſance de cette grave querelle : mais peu de gens ont lu les ſonnets. Voici celui que Condé aurait voulu *avoir fait.*

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra ſa peine connue;

Digitized by Google

Mais raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoyez point émue.

Vous verrez ſa miſere nue ;
Ici lui-même ſe dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui ſouffre & ſe plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes ſouffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la ſienne n'alla :

Car, s'il eut des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla...
J'en connais de plus miſérables.

Comprenez-vous que le vainqueur de Rocroi daignât ſouhaiter d'être l'auteur de cette bagatelle ? Qu'il eût deſiré d'avoir fait Horace, Pompée, & Cinna, cela me paraîtrait naturel : mais le ſonnet de Job !

Et celui d'Uranie, qui *eſt plus grand, plus achevé ?*.. Si nous en croyons madame la comteſſe de Genlis, il ne mérite pas même d'être cité. Il faut qu'elle ſoit Jobeline ; ce qui n'eſt pas bien. Pour moi, je vais le rapporter avec mon impartialité ordinaire ; & il vaut bien l'autre à mon avis. Je ne vois pas trop ce qu'il y a de *grand ;* mais il eſt vrai que dans ſon genre il me paraît avoir quelque choſe d'*achevé.*

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie !
L'abſence ni le tems ne ſauraient m'en guérir ;
Et je ne vois plus rien qui me pût ſecourir,

Digitized by Google

Ni qui pût rappeller ma liberté bannie.

Dès long-tems je connais ſa rigueur infinie :
Mais, penſant aux beautés pour qui je dois périr ;
Je bénis mon martyre, & content de mourir,
Je n'oſe murmurer contre ſa tyrannie.

Quelquefois ma raiſon par de faibles diſcours
M'incite à la révolte & me promet ſecours :
Mais lorſqu'à mon beſoin je veux me ſervir d'elle ;

Après beaucoup de peine & d'efforts impuiſſans,
Elle dit qu'Uranie eſt ſeule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes ſens.

Vous me direz que, ſi cela eſt *achevé* dans ſon genre, ce genre eſt bien fade. Eh ! vous ai-je dit le contraire ? Je me doutais bien que vous n'aimeriez pas cet amour langoureuſement reſpectueux, cette *rigueur infinie* dont on meurt, ce *martyre* qu'on *bénit*, & cette *tyrannie* contre laquelle on *n'oſe murmurer*. Ce n'eſt plus la maniere de traiter l'amour ; il s'eſt fait dans l'empire de la galanterie une révolution qui rend toutes ces manieres de parler encore plus ridicules qu'elles ne le ſont en elles-mêmes ; & la mort poétique d'un amant tranſi ne nous touche pas le moins du monde... Mais ſoyons cependant équitables. N'eſt-il pas vrai que ce ſonnet commence bien, d'une maniere frappante, & même avec ſentiment ? Le premier vers ſemble échapper tout-à-coup après une longue délibération. N'eſt-il pas vrai encore qu'il

Digitized by Google

finit bien, par une penſée ingénieuſe, & qui n'a rien de forcé?

Qu'il me ſoit permis de vous citer encore un rondeau de Voiture, dont il me ſemble que preſque toutes les expreſſions ont de la beauté, les images de l'agrément, & les ſentimens de la douceur. Je ne l'ai vu nulle part, ni loué, ni même cité.

Dedans ces prés herbus & ſpacieux,
Où mille fleurs ſemblent ſourire aux cieux,
Je viens, bleſſé d'une atteinte mortelle,
Pour ſoulager le mal qui me martelle,
Et divertir mon eſprit par mes yeux.

Mais contre moi mon cœur ſéditieux
Me donne plus de penſer ſoucieux
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle
Dedans ces prés.

De ces tapis le pourpre précieux,
De ces ruiſſeaux le bruit délicieux,
De ces vallons la grace naturelle,
Bleſſe mes ſens, me gêne & me bourelle,
Ne voyant pas ce que j'aime le mieux
Dedans ces prés.

Je vous abandonne *atteinte mortelle*, & *martelle*, & *bourelle*: mais convenez que dans le reſte il y a des choſes très-agréables.

N'êtes-vous point épouvanté, lecteur, de mon érudition? Ne craignez-vous point que je ne vous

Digitized by Google

donne encore ici d'autres lambeaux de nos vieux ou de nos médiocres verſificateurs ?... Ou ſi peut-être vous avez lu cet article avec plaiſir, comme je l'ai écrit,

Quidquid ſit, ne me Criſpini ſcrinia lippi
Compilaſſe putes, verbum non amplius addam.

C.

Vers faits à l'occaſion du Compte rendu au Roi *par M. Neker.*

De Geneve telle eſt la gloire
Que dans les faſtes de l'hiſtoire
Deux de ſes citoyens tiendront le premier rang :
L'un (*a*) qui, par ſes leçons, forma Pierre le Grand ;
L'autre qui, de Louis ſignalant la puiſſance,
De la proſpérité nous ouvrit les canaux,
Et qui, pour atterrer l'orgueil de nos rivaux,
Ne fit que leur montrer le tableau de la France.

Par M. Caraccioli.

(*a*) C'eſt M. Lefort.

Digitized by Google

Epigramme.

CE n'eſt pas comme abbé Roquette,
Qui prêchait les ſermons d'autrui:
On diſait: " puiſqu'il les achete,
Il eſt certain qu'ils ſont à lui. „
Celui-ci trouve plus commode
De s'en emparer ſans façon.
Si du moins il payait!..., Mais non.
Car cette coûteuſe méthode
Ruinerait le pauvre garçon.

C.

Saint-Vincent & la Dominique, ou Tableau des déſaſtres cauſés par l'ouragan d'octobre dans les isles de Saint-Vincent & de la Dominique. Extrait du London evening poſt, *ou Poſte du ſoir de Londres, du 15 au 17 mars 1781. Traduction.*

PAR le compte le plus authentique des malheureux effets de ce terrible ouragan, il eſt conſtant qu'il ne reſte pas plus de ſix fabriques de ſucre entieres dans l'isle de Saint-Vincent. Preſque toutes les maiſons de Kingſton, la capitale, & de la plupart des autres villes ſont renverſées. Beaucoup de blancs & de noirs ont été écraſés ſous leurs ruines; le nombre en eſt de quatre à cinq cents perſonnes. Les comeſtibles & les

Digitized by Google

productions des manufactures & du ſol ſont détruits totalement.

Quant à la Dominique, la partie la plus baſſe de Roſcan, habitée par les Anglais, eſt preſqu'entiérement bouleverſée. La plupart des eſclaves ſe voyant privés de proviſions & des autres néceſſités de la vie, ont abandonné leurs maîtres, & ſe formant en troupes dans les bois, font des incurſions dans tout le pays, commettent des brigandages, des cruautés, & même des meurtres.

La perte de ces deux isles eſt ſi grande qu'on ne peut l'eſtimer, & ſur-tout quand on conſidere que leurs malheurs particuliers ſont augmentés *par leur préſente ſituation ſous la conquête.* Malgré l'humanité & la politeſſe du commandant Français, nous tremblons ſur les ſuites terribles des calamités de ces inſulaires, ſans argent, ſans crédit, ſans reſſources d'aucun genre, expoſés à la famine, aux rigueurs d'un climat mal-ſain, & prêts de ſuccomber ſous tant d'infortunes, ſi notre contrée ne leur envoie du ſoulagement.

Quelle apparence que les Français, quoique généreux en quelques occaſions, puiſſent répandre une partie de leurs bienfaits ſur les Anglais habitans de leurs nouvelles poſſeſſions, tant que leurs anciennes isles auront beſoin du plus prompt ſecours? Ils ſuppoſeront ſans doute que les Bretons, ſi diſtingués par leur généroſité & leur humanité, ne laiſſeront pas périr leurs anciens concitoyens faute d'aſſiſtance.

Digitized by Google

C'eſt pourquoi la bienveillance d'un public tendre & compatiſſant eſt ſuppliée de s'intéreſſer pour les infortunés habitans de Saint-Vincent & de la Dominique, placés dans des circonſtances ſi malheureuſes qu'ils ne peuvent obtenir aucune conſolation du parlement.

Note du traducteur. Depuis la verſion de cet *Avertiſſement publié à Londres*, nous en avons lu une partie traduite dans le *Courier de l'Europe ;* mais outre que le tableau des déſaſtres n'eſt point retracé, quoique très-intéreſſant, les réflexions que nous allons y ajouter nous ont fait croire qu'on ne le relirait pas ſans le plus vif intérêt.

Réflexions du traducteur, L'énergie anglaiſe porte les vertus & les vices au plus haut degré. Auſſi humains que fiers, auſſi compatiſſans que cruels, ces inſulaires ont donné dans la guerre actuelle aſſez de preuves de ces ſentimens ſi oppoſés. Pour nous borner cependant ici à leurs vertus, nous ſavons qu'encouragés par leur parlement, ils ont envoyé les plus grands ſecours aux isles de la Barbade & de la Jamaïque, mais que leurs charités ne ſe ſont point étendues ſur celles de Saint-Vincent & de la Dominique ; ſoit que leurs miſeres ne leur fuſſent pas connues, ſoit que ces isles n'étant plus à eux, ils aient compté ſur la généroſité françaiſe envers ſes nouveaux compatriotes. Ayant appris aujourd'hui l'état funeſte où ceux-ci étaient réduits, pluſieurs citoyens ont formé un comité

Digitized by Google

ou une ſociété pour implorer l'humanité du public en leur faveur, & recueillir des aumônes abondantes pour le ſoulagement des Anglais habitans de ces deux isles.

Quel exemple nos ennemis nous donnent ! Eh ! pourquoi ne les imiterions-nous pas ? Notre intérêt n'eſt-il pas attaché à la conſervation de ce peuple ? Blancs, noirs, Bretons, ou Africains, ne ſont-ils pas Français au moins par les ſervices qu'ils nous rendent ? Si nous voulons qu'ils nous ſoient fideles, il faut nous les attacher par la reconnaiſſance. Il n'eſt point d'ailleurs de moyen plus efficace de leur perſuader notre religion qu'en leur faiſant du bien, & de gagner leurs cœurs à l'égliſe gallicane qu'en la faiſant aimer d'eux.

Nous ſommes très-perſuadés que nos riches citoyens, nos prélats, nos abbés, nos prieurs, &c. qui font leurs délices du ſucre, du tabac & des autres productions des isles de Saint-Vincent & de la Dominique, arroſés des ſueurs de ces infortunés colons, leur accorderont une faible partie de leur ſuperflu qui, conſidéré ſeulement comme luxe, ne peut être que très-conſidérable. Quand ils auront ce tableau touchant devant les yeux, leur patriotiſme & leur religion s'attendriront pour les beſoins corporels & ſpirituels de leurs freres.

Par M. l'abbé YART.

*

Digitized by Google

La tombe d'Iſmene, romance.

PLONGÉ dans le deuil, dans les larmes,
Je revois l'aube du matin,
Et je ne trouve plus de charmes
Qu'à me rappeller mon chagrin.
Soit que le ſoleil diſparaiſſe,
Soit qu'il éclaire le vallon,
Toujours de ma douce maitreſſe
Ma bouche répete le nom.

Souvent ſur l'écorce d'un ſaule
Ma main trace un chiffre chéri;
Mon tendre cœur qui ſe déſole,
Par ſes maux, hélas! eſt flétri.
Qu'elle était belle, mon Iſmene!
Et comme elle ſavait m'aimer!
Tout reſſerrait l'aimable chaine
Qu'amour entre nous ſut former.

Mais la mort, trompant ma tendreſſe,
A briſé cet heureux lien.
Iſmene expire... elle me laiſſe...
Et ſon tombeau n'eſt pas le mien!
Ainſi que gémit la colombe
Dont on vola les œufs ſans bruit,
Je m'en irai deſſus ſa tombe
Et lamenterai jour & nuit.

A l'écho je ferai redire

Digitized by Google

Le triſte chant de ma douleur,
Et ma voix aura ſoin d'inſtruire
Bois & ruiſſeaux de mon malheur,
Juſqu'à l'inſtant que plus humaine,
La mort terminant mon tourment,
Vienne rejoindre à ſon Iſmene
Celui qu'elle aima tendrement.

Peut-être un jour une bergere
Gravera ſur l'antique ormeau,
Dont le feuillage ſolitaire
Ombragera notre tombeau:
" Ici, ſous cette herbe flétrie,
Dorment Iſmene & Licidas;
Ils s'aimerent toute leur vie;
La mort ne les déſunit pas. »

Ainſi chantait dans ſa détreſſe
Le berger tendre & malheureux;
Vers le tombeau de ſa maîtreſſe
Il marche en s'eſſuyant les yeux.
Tout en traverſant les bocages,
Le vent mugit avec fracas,
Et le ciel couvert de nuages
Eſt ſombre comme Licidas.

Bientôt il revoit l'aube-épine
Dont le berceau les tint au frais;
Puis il arrive à la colline
Où ſon Iſmene dort en paix:
Il approche... Sa main tremblante
Couvre cette tombe de fleurs,

Digitized by Google

Et place un bouquet d'amarante
Que ſes yeux ont mouillé de pleurs.

Aſſis ſur le tombeau paiſible,
Il s'attendait que le deſtin,
A ſes maux devenu ſenſible,
Par un prompt trépas y mit fin:
Au jour déjà ſuccédait l'ombre
Qui par degrés s'épaiſſiſſait;
Et dans le firmament plus ſombre
L'étoile du ſoir paraiſſait.

Tout-à-coup la tombe s'agite;
L'ormeau voiſin paraît trembler;
Le ruiſſeau bouillonne... & moins vite
Son onde ſemble s'écouler;
Licidas penſe que ſa vie
Va ſe terminer cette fois,
Quand de cette tombe chérie
Sortit doucement une voix.

Ceſſe de pleurer ton Iſmene,
Conſole-toi, cher Licidas;
La mort a briſé notre chaîne;
Mais un jour tu me reverras:
Ton Iſmene n'eſt point perdue;
Ce gazon qui fleurit ſur moi,
Dérobe mon corps à ta vue:
Mais mon cœur vole autour de toi.

Si, malgré ta triſte aventure,
Tu vis ſans abréger tes jours,

Digitized by Google

Tu retrouveras, je t'aſſure,
Et ton Iſmene & tes amours:
Mais ſi ta douleur téméraire,
De ton cœur banniſſant la paix,
Croit qu'il faut mourir pour me plaire,
Tu perds Iſmene pour jamais.

La voix ſe tut... L'amant fidelle,
Touché de ce doux ſouvenir,
D'eſpoir vit luire une étincelle,
Et ne ſongea plus à mourir.
Dès lors, quand la mélancolie
Attriſte ſon cœur iſolé,
Il vole à la tombe chérie...
Puis il en revient conſolé. (*a*)

(*a*) Ces vers, originaires de notre Suiſſe, ne ſont-ils pas charmans? ne valent-ils pas bien ceux qu'on fait à Paris? ont-ils le moindre goût de terroir?... A moins que le ſérieux & le touchant ne fuſſent peut-être un goût de terroir!... Je voudrais, lecteur, avoir chaque mois une, une ſeule fugitive de ce mérite à vous donner.

Digitized by Google

Le Bonze.

Les premiers feux du jour à peine vont éclore,
Je devance pour toi le retour de l'aurore ;
L'amour & l'amitié, déités de mon cœur,
D'un ſommeil pareſſeux accuſent la lenteur.
Oui, je viens dans ton ſein épancher ma tendreſſe ;
Je viens à mon ami parler de ma maîtreſſe.
Sans doute, dans les bras d'un paiſible repos,
Ses yeux fermés encor ſont chargés de pavot ;
Un air pur ſe jouant ſur ſes levres de roſe,
Entr'ouvre & rafraichit ſa bouche demi-cloſe :
Ainſi l'amour ſommeille, ou tel on voit Cypris
Sur un lit de gazon dormir avec les ris.
Toi, qui formas ſes traits, couvre-la de ton aile,
Amour ! ô tendre amour ! viens veiller auprès d'elle ;
Viens verſer à longs traits, dans le fond de ſon cœur,
Et la paix & l'eſpoir, images du bonheur.
Conduits par le ſilence, approchez, heureux ſonges,
Volez, flattez ſes ſens par d'aimables menſonges ;
Folâtrez ſur ſon ſein, & que vos tendres jeux
Dans un rêve enchanteur lui parlent de mes feux.
Confident & témoin de mes longues alarmes,
Toi, qui ſeul as connu ſes rigueurs & mes larmes,
Ces larmes qu'autrefois me fit verſer l'amour :
Ami, mon Artémire aime & brûle à ſon tour ;
Elle m'aime, & je touche à l'heureuſe journée
Où conduit par l'amour, le dieu de l'hyménée,
Uniſſant nos plaiſirs, nos goûts, nos ſentimens,
Aux pieds de ſes autels recevra nos ſermens.

Digitized by Google

Hâte-toi, nuit trop lente ; ô jour ! que ta lumiere
Recommence pour nous ta nouvelle carriere ;
Hâte-toi : reparais plus brillant & plus beau ;
Au flambeau de l'hymen allume ton flambeau.
Des plus jeunes amours la troupe impatiente
Vers le lit nuptial appelle mon amante.
O flatteuſe penſée ! ô par combien de vœux
J'ai hâté le moment qui doit me rendre heureux !
Peins-toi dans ce moment, & de flamme & d'ivreſſe,
Dans ce premier moment, où tout à ſa maitreſſe,
L'amant jouit toujours, ſent toujours des deſirs,
Ne vit que pour l'amour & meurt dans les plaiſirs ;
Peins-toi ces jours, ces nuits par le bonheur filées,
Dans les plus doux tranſports tendrement écoulées.
J'adorais Artémire & puiſais dans ſes yeux
Tout ce que la beauté peut allumer de feux.
Talent, eſprit, vertu, ſentiment, caractere,
Dans mon amante enfin tout avait droit de plaire.
Une aimable décence, une douce pudeur
Sur le front d'Artémire exprimaient la candeur.
L'amour me ſéduiſit en voyant tant de charmes ;
Et lorſqu'à ſes beaux yeux mon cœur rendit les armes,
J'ignorais de l'amour & l'empire & les loix.
Je la vis & l'aimai pour la premiere fois.
O moment à jamais préſent à ma mémoire,
Où je lus ſur ſon front ſa défaite & ma gloire,
Où digne de l'objet qui m'avait enflammé,
Parmi tous mes rivaux je me vis ſeul aimé !
Enchaîné déſormais ſous ce charmant empire,
Mes paiſibles momens coulent près d'Artémire ;
Je la vois chaque jour, & n'y trouve jamais
Qu'un de ces ſaints docteurs, de ces hommes parfaits :

Digitized by Google

La ſimple piété regne ſur ſon viſage.
Près d'Artémire enfin je la vois ſans ombrage.
Sans doute, ami, ſans doute il nourrit dans ſon cœur
Le germe des vertus qu'inſpire ſa douceur;
Il y grave des traits dont l'empreinte immortelle
Me rendra mon amante & plus ſainte & plus belle.
Que mon bonheur eſt pur! Mais il le ſerait moins,
Si tes yeux, cher ami, n'en étaient les témoins.
Précipite tes pas; viens, vole; qui t'arrête?
On n'attend plus que toi pour embellir la fête.
L'amitié parmi nous habitant à ſon tour,
Va rendre plus parfaits les plaiſirs de l'amour.
Adieu: le jour s'accroît, & ſa clarté nouvelle
Brille ſur mon amante & m'appelle auprès d'elle.
Artémire... elle expire... où ſuis-je? Ah, malheureux!
Dans mes bras quel objet! ô jour! ô jour affreux!
Quel ſpectacle, grand Dieu! pour l'amant le plus tendre!
Je t'appelle, Artémire, & tu ne peux m'entendre.
Je preſſe en frémiſſant ce corps défiguré,
Ce reſte précieux d'un objet adoré.
Chere ombre! je te ſuis: ce fer qui nous ſépare
Va rejoindre... On m'arrête... Ah, ſecours trop barbare!
Oui, mon ame qu'en vain on cherche à retenir,
Pour jamais à la tienne ira ſe réunir.
Ami, j'ai tout perdu. Mon amante eſt ſans vie;
Mais ſais-tu quelle main à mes vœux l'a ravie?
. . . . . .
. . . . . .
Ce ſaint dont j'admirais la piété ſévere,
Séparé par devoir du profane vulgaire,
Le croiras-tu?... ce bonze. . . . . .
Il eſt ſon meurtrier, & c'était mon ami.

Digitized by Google

Il t'aima, le perfide ; il oſa te le dire :
Tu rougis de ſes feux, mais tu crus, Artémire,
Tu crus que tes mépris ou ſes propres remords
Etoufferaient enfin ſes coupables tranſports ;
Des remords, ah ! rempli du feu qui le dévore,
Le cruel ! eſt-il fait pour les ſentir encore ?
Hé ! quel empire aurait ce reſte de vertu
Sur le cœur endurci d'un bonze corrompu ?
Ta pudeur l'irritait ; & plus ton innocence
Entr'elle & ſes fureurs avait mis de diſtance,
Et plus ſa paſſion brûlait de s'aſſervir
L'objet, le ſeul objet qui pouvait l'aſſouvir.
Nuit effroyable ! ô nuit dont l'image ſanglante
A mon cœur déchiré ſera toujours préſente !
Artémire goûtait un paiſible ſommeil,
O ſurpriſe ! ô terreur ! ô funeſte réveil !
Le cruel qu'enhardit l'amour & le ſilence,
Vers ſon lit en ſecret porte la violence.
Tranſporté, furieux, brûlant à cet aſpect,
Rien ne le retient plus, ni crainte ni reſpect ;
Sur les voiles légers qui couvrent mon amante,
Il porte avidement ſa vue étincelante ;
Ce n'eſt plus ce miniſtre hypocrite & caché,
C'eſt un tigre en fureur à ſa proie attaché.
Artémire frémit à cette affreuſe image ;
Sa vertu, ſes frayeurs redoublent ſon courage.
Le barbare s'irrite, & paſſant tour-à-tour
De l'eſpoir au dépit, de la rage à l'amour,
Incertain, effréné, n'épargnant ſa victime
Que pour s'en rendre maître & conſommer ſon crime,
Dans le plus vif accès de ſon fougueux tranſport
Ne lui laiſſe de choix que la honte ou la mort.

Digitized by Google

Tous les coups ſont portés. Cruel, vois ton ouvrage :
De ſon ſang, de nos pleurs, viens repaître ta rage.
Hélas ! as-tu bien pu, dans ces momens d'horreur,
Servir ſans en frémir ta jalouſe fureur ?
Cet objet qu'autrefois tu cherchais à ſéduire,
Barbare, à la pitié n'a-t-il pu te réduire,
Et te rendre ſenſible en cette extrémité
Aux cris de la nature & de l'humanité ?
Ses beaux yeux ſur ton cœur n'avaient-ils plus d'empire ?
Non, tu ne pus ſouffrir la vertu d'Artémire.
Malheureux ! ſi jamais, par un lâche retour,
Artémire eût ſenti ton déteſtable amour,
Artémire vivrait, & ton perfide cœur
Jouirait de ton crime & de ſon déshonneur.
Elle n'eſt plus ; la mort a flétri ſon viſage ;
Ce front, ces yeux, hélas ! tout reſſent ton outrage ;
Inſenſible & glacé, ſon cœur, ſon triſte cœur,
D'un amour mutuel n'éprouve plus l'ardeur.
Ton amant vit encore ; & cet amant ſi tendre,
Artémire, ſans toi, n'a plus rien à prétendre !
Seul & cher confident de ma juſte douleur,
Ami, de cet état conçois-tu bien l'horreur ;
Et ſans avoir aimé, ſens-tu comme moi-même
Tout ce qu'un amant perd, quand il perd ce qu'il aime ?
Sans ſecours, ſans appui, ſeul dans cet univers,
Mes yeux n'y trouvent plus que de vaſtes déſerts.
Mais ſon ſang coule encore & demande vengeance ;
J'y cours... Cieux, terre, enfer, pour moi d'intelligence,
Vengez-la, vengez-moi de ce monſtre d'horreur ;
Exterminez le traître & ſervez ma fureur.
Que la foudre l'écraſe ! Ouvrez-lui vos abîmes,
Démons toujours armés pour punir les grands crimes !

Digitized by Google

Mais je te veux moi-même, exécrable aſſaſſin,
Plonger, enſevelir le poignard dans le ſein,
Ouvrir de mille coups tes entrailles fumantes,
De ton ſang odieux voir mes mains dégoûtantes,
Jouir de tes tourmens, goûter l'affreux plaiſir
De te voir lentement & ſouffrir & mourir.
Mais il m'échappe; il court ſous un autre hémiſphere,
Souiller l'air qu'il reſpire, & le jour qui l'éclaire.
Je t'y ſuivrai, barbare. Ah! pour des aſſaſſins,
Ami, ſerait-il donc des aſyles certains,
Où l'on vit, à l'abri d'un pouvoir légitime,
Le criminel en paix vivre heureux dans ſon crime?
Mais non, grand Dieu! fût-il caché dans les déſerts,
Dans des antres profonds au bout de l'univers;
Ton œil dans ſa retraite éclaire le perfide,
Imprime ſur ſon front les traits du parricide.
Qu'il ne porte par-tout que honte & que terreur,
Qu'il ſoit connu par-tout, & par-tout en horreur!
Inutiles ſouhaits! ah! qu'allez-vous produire?
Eh! de quel prix pour moi, malheureuſe Artémire,
Deviendra tout le ſang d'un rival odieux,
Si ce ſang répandu ne te rend à mes vœux?
Non, il n'eſt plus d'eſpoir, plus d'amour, plus d'amante.
O mort! entends ma voix; viens remplir mon attente;
Viens terminer en moi des jours infortunés,
A d'éternels tourmens déſormais condamnés!
Mais le voudras-tu bien, ô ciel inexorable,
Mettre fin aux tourmens dont la douleur m'accable?
Ah! ſi mes vœux ſont vains, daigne au moins en ce jour,
Quand je vis malgré moi, me ravir mon amour.
Mon amour!... Je m'égare. Ah! pour en être maître,
Détruis donc avant tout & mes ſens & mon être,

Digitized by Google

Cet être t'appartient, tu le créas pour toi ;
Je te le rends, grand Dieu, mais mon cœur eſt à moi.
L'amour ſeul y commande, & ton pouvoir ſuprême,
S'il veut l'anéantir, m'anéantit moi-même.
Toi, de ma triſte vie abandonne le ſoin ;
Sans Artémire, hélas ! je n'en ai pas beſoin.
Tous mes maux ſont comblés, je ſens que j'y ſuccombe,
Sous mes pas chancelans je vois s'ouvrir ma tombe.
Ami, viens recevoir, en me fermant les yeux,
Et mes derniers ſoupirs & mes derniers adieux.

Par M. GRANGIER, *avocat en parlement à Paris.*

Lettre aux éditeurs.

MESSIEURS. Il n'eſt point de ſiecle où le public ait été inondé d'un auſſi grand nombre de projets pour améliorer le ſort des peuples, comme le ſiecle où nous vivons ; & cependant il n'en eſt peut-être point où les vertus furent plus rares, & le nombre des malheureux plus grand. Cette idée ne doit pas décourager ceux qui conſacrent leurs méditations à ces ſujets politiques : leurs ouvrages ſont lus ; & ſi l'on ne réduit pas tout d'un coup en pratique leurs théories, l'eſprit du bien public, s'il les a guidés, frappe les yeux des lecteurs, s'inſinue imperceptiblement dans leur ame ; ils en deviennent meilleurs, plus attentifs à la félicité publique : le bien ſe fait lentement, mais toujours il ſe fait. Le bonheur de tout un peuple ne

Digitized by Google

peut être l'ouvrage d'un ſeul écrivain, d'un ſeul prince. Ce ne peut être que l'ouvrage de la nation entiere, d'un ſiecle entier. Il faut que les écrivains ſoient profondément pénétrés de la vraie théorie ſociale; il faut que les peuples ſoient diſpoſés à recevoir la lumiere; il faut que les princes ſoient aſſez amis de l'humanité pour s'occuper conſtamment de ſon bonheur. Ne déſeſpérons donc point de ce que, malgré le nombre immenſe des écrits qui ont paru ſur ce ſujet, nous n'avons fait encore que quelques pas vers la félicité. Nous marchons lentement où nos deſcendans plus inſtruits, mieux préparés, mieux diſpoſés, voleront.

Un des plus grands fléaux des gouvernemens actuels, eſt ſans contredit la mendicité: elle eſt la ſource d'une foule de maux politiques; elle dégrade, elle appauvrit, elle dépeuple les états; & malgré tous les topiques que depuis pluſieurs ſiecles on a eſſayés contre ce terrible mal, il ſubſiſte toujours, & paraît incurable. C'eſt pour détruire entiérement cette lepre affreuſe qui couvre ſur-tout les royaumes commerçans & peuplés, que l'académie de Châlons-ſur-Marne, vouée principalement aux travaux & aux recherches ſur la législation, avait propoſé pour ſujet du prix, en 1777, d'aſſigner les cauſes, les effets & les remedes de la mendicité, de développer ſur-tout les moyens de la détruire en France, en rendant les mendians utiles à l'état, ſans les rendre malheureux. Plus de cent mémoires lui furent adreſſés, tant de la capitale que des

Digitized by Google

provinces. Les nations étrangeres elles-mêmes marquaient la plus vive ſenſibilité pour des indigens avec leſquels elles n'avaient aucun rapport. Parmi ces différens mémoires il n'en était preſqu'aucun qui ne renfermât quelque vue utile. Et c'eſt le réſumé de ces mémoires qu'on vous préſente aujourd'hui. (*a*)

L'homme de lettres, dont il eſt l'ouvrage, s'eſt ſur-tout attaché à former un ſyſtême dont toutes les parties fuſſent liées, dont l'exécution fût poſſible & même facile.

Avant de vous en donner quelqu'idée, je vous prierai, meſſieurs, de faire attention au but de l'académie de Châlons, but qui la diſtingue de toutes les académies. « Aſſez d'autres, dit l'auteur de ce réſumé, aſſez d'autres ſans elle ſauront animer l'éloquence & la poéſie, ſeront les arbitres du bon goût & les oracles du génie, aſſez d'autres iront découvrir la vérité à travers la nuit des tems, étendront la ſphere de nos connaiſſances, & reculeront les bornes de l'eſprit humain. L'académie de Châlons a juré, ſur l'autel du bien public, de s'occuper ſpécialement des objets qui peuvent rendre les hommes heureux; elle ſera fidelle à ſon ſerment. »

Tel eſt le but ſacré qui par-tout, au ſein des horreurs de la guerre, produit les plus grands biens, qui

(*a*) Se vend à Paris, chez Delalain l'ainé, rue Saint-Jacques.

Digitized by Google

ſoutient & anime à Londres la ſociété des arts, qui depuis trois ans a fait établir, dans un royaume que nous décrions trop parce que peut-être nous ne le connaiſſons pas aſſez, en Eſpagne, une ſociété des amis du pays, émule de celle de Londres.

Cette ſociété a, comme l'académie de Châlons, le projet de travailler au bonheur du peuple, qui juſqu'à préſent n'avait pas beaucoup fixé les regards des compagnies ſavantes.

Le réſumé des mémoires ſur la mendicité eſt diviſé en deux parties. Dans la premiere, après avoir énoncé les différentes eſpeces de mendicité, & prouvé l'inſuffiſance des remedes employés juſqu'ici contr'elle, on examine quels ſeraient les moyens les plus propres pour la détruire. On eſſaie d'indiquer dans la ſeconde quels ſeraient les moyens les plus efficaces pour l'empêcher de ſe reproduire.

Je n'entrerai point dans le détail de tous les moyens mis en uſage, ſur-tout dans l'antiquité, pour prévenir ce fléau politique; ils vous paraîtraient ou trop fabuleux, ou trop cruels.

L'égalité des états & des conditions, imaginée par les légiſlateurs de Crete & de Lacédémone, paraît être un bon ſonge politique, ſi on en meſure la poſſibilité ſur la conſtitution actuelle des états modernes; & les peines de mort qu'on nous dit avoir été prononcées par les Egyptiens, les Athéniens & d'autres peuples contre les mendians, ſont trop atroces pour

Digitized by Google

être vraiſemblables. L'argument de ceux qui les condamnaient à l'eſclavage, ou à des peines perpétuelles, était plaiſant. Le vol, diſaient-ils, que font les mendians, eſt un crime journalier & perpétuel : donc il mérite des peines perpétuelles. Monteſquieu, en conſidérant ces raiſonnemens groteſques, n'avait-il pas raiſon de s'écrier que la tête des premiers législateurs était trop étroite pour avoir jamais pu concevoir un code dont l'enſemble fût parfait & les parties bien raiſonnées ? Et cependant on les cite.

Une des peines le plus communément employées dans pluſieurs gouvernemens actuels, eſt la peine des galeres. On en démontre ici l'inſuffiſance.

« La peine des galeres eſt, dit l'auteur d'un des mémoires, le ſeul genre de punition qui puiſſe affranchir la ſociété des coupables qu'on ne juge pas dignes de la mort, & le nombre n'en eſt déjà que trop grand pour l'emploi qu'on en peut faire ſur nos galeres. Quatre mille galériens pourraient faire aiſément tout le travail auquel on occupe vingt mille de ces forçats, tant dans nos ports que ſur mer. L'état eſt déjà aſſez ſurchargé de ces brigands, ſans en multiplier le nombre, en condamnant les mendians à la même peine. »

L'article de la réforme & de la réformation des hôpitaux vaut un excellent traité, *ex profeſſo*, ſur cette matiere importante : on y prouve leur inſuffiſance malgré leur multitude ; on y prouve qu'ils

Digitized by Google

occaſionnent une foule de maladies, qu'ils ne ſoulagent que la moindre partie des pauvres, qu'ils occaſionnent la dépopulation, qu'ils augmentent le nombre des indigens, qu'ils nuiſent aux villes où ils exiſtent, qu'ils ſont contraires au bien de l'état, en ce que ſurtout ils étouffent toute eſpece de ſentiment dans les individus qu'ils renferment, en ce qu'ils abſorbent le patrimoine des pauvres, & ſont onéreux à la ſociété: on y prouve que ces inſtitutions élevées pour le bien de l'humanité, n'ont jamais fait que le bien de quelques particuliers; enfin, que tous les hôpitaux doivent ſe ruiner, & dans le fait ſe ruinent, par la mauvaiſe régie & malverſation des prépoſés.

Faudra-t-il donc ſupprimer ces monumens de la charité chrétienne? Non; mais il faut, pour les rendre utiles aux états & aux particuliers, en diminuer le nombre; il faut ſecourir les pauvres dans leurs maiſons autant qu'il ſera poſſible, réſerver les hôpitaux pour les incurables & pour les indigens, qui ne pourraient pas être ſecourus dans l'intérieur de leurs familles; il faut les diviſer, limiter le nombre des malades, & ſur-tout les ſéparer; il faut les rendre moins ſomptueux & plus commodes, ſimplifier la régie de leurs biens, ſubſtituer à l'adminiſtration perpétuelle, ſujette à tant d'inconvéniens, l'adminiſtration triennale; il faut, en un mot, prendre pour modele l'établiſſement que vient d'entreprendre récemment, ſous les auſpices du gouvernement, une illuſtre bien-

Digitized by Google

faiêtrice de l'humanité (Madame Neker). « Ce nouvel hôpital renferme cent & vingt malades ſeuls dans un lit, ſoignés avec la plus grande propreté, & avec les attentions néceſſaires à leur rétabliſſement, placés dans des ſalles bien aérées, ſans odeur, ſans bruit, ſervis par des ſœurs de la charité, & par un médecin & un chirurgien logés dans la maiſon, & conſacrés à cette ſeule occupation, nourris avec les alimens les plus ſalutaires, traités avec les drogues les mieux choiſies. Après l'épreuve de plus d'une année, on s'eſt convaincu que la journée d'un malade coûte un peu moins de dix-ſept ſols. »

Je ne puis m'arrêter ſur tous les moyens propoſés pour détruire la mendicité; c'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces détails intéreſſans, faits pour émouvoir la ſenſibilité de tout homme à qui l'égoïſme du ſiecle n'a pas encore fermé les yeux ſur les maux de ſes ſemblables.

Je vous citerai cependant encore le projet d'une académie de bienfaiſance, établie dans la capitale, qui n'aurait d'autre but que de prévenir ou de réparer les calamités qui trop ſouvent affligent les états & écraſent les particuliers. « Ceux qui blâment la multiplicité des académies, dit un des auteurs, s'éleveront peut-être contre ce projet, puiſqu'il tend à multiplier ce qu'ils appellent un abus; mais nous eſpérons qu'ils feront grace à une académie de bienfaiſance en faveur de ſon objet. Il eſt impoſſible que dans la capitale

Digitized by Google

d'un royaume tel que la France, il n'y ait pas assez d'hommes réfléchis & dévoués au bien public, pour se faire une gloire de lui consacrer une partie de leurs instans.

La seconde partie de ce résumé est consacrée, comme je vous l'ai annoncé, aux moyens propres à empêcher la mendicité de se reproduire; c'est sur-tout en imposant la nécessité du travail aux mendians, en excitant parmi eux l'émulation, en accordant des récompenses à leur industrie & à leur activité. On examine à quelle espece de travaux on peut occuper les mendians valides & invalides. Pour les premiers, il faut élever des maisons de travail, & dans ces maisons différentes manufactures, telles que celles de chanvre, de lin, de coton, de soie, de soie galette, de toiles, &c. Il faut dans les campagnes former des établissemens de métier en faveur des pauvres, en former de semblables dans toutes les villes. Après le développement de ces différens genres de travaux, on passe en revue d'autres moyens qui tendent indirectement à diminuer le nombre des pauvres: tels sont la suppression de plusieurs fêtes, le partage des grandes terres en un grand nombre de fermes, l'abolition des corvées. Parmi ces moyens indirects, on distingue surtout celui qui est contenu dans le dixieme chapitre, & qui roule sur les moyens de prévenir & de terminer les procès parmi le peuple. L'auteur de cet article écrit avec force, s'éleve contre la multitude des

Digitized by Google

loix incohérentes qui forment notre jurisprudence civile. « D'habiles jurisconsultes, dit-il, travaillent depuis un demi-siecle, par ordre du gouvernement, à en faire le recueil chronologique. Douze volumineux in-folio, sortis de leurs mains laborieuses, déjà pressent & fatiguent nos bibliotheques. Ce grand ouvrage cependant est à peine arrivé au quart de son terme. Eh ! qui aura donc le courage d'aller ensevelir dans cette immense & aride étude, ses talens, ses travaux, sa vie toute entiere ? »

A l'utilité. Telle est la devise qu'a prise l'académie de Châlons ; & vous pouvez juger, d'après cette courte analyse, si elle l'a bien remplie dans ses travaux sur la mendicité. On ne peut que la féliciter du zele intelligent & constant qui lui fait proposer pour sujets de ses prix des objets intéressans pour le bien public : telle est, par exemple, la réforme dans nos loix pénales & dans nos loix civiles. Les mémoires couronnés sur le premier de ces objets, doivent paraître incessamment.

Je suis, &c.

Digitized by Google

Impromptu de M. D..... qui avait eu la feve du gâteau des rois.

QUAND on eſt roi, l'on a plus d'une affaire.
Voiſins jaloux, arſenaux à munir,
Peuple hargneux, complots à prévenir,
Travaux en paix, dangers en guerre;
Je crois ma foi qu'on ne s'amuſe guere
Quand on eſt roi.

Roi tout de bon; car d'un roi pauvre here,
Comme il en eſt, j'aime aſſez le métier;
J'en ai tâté pendant un jour entier.
Ce jour-là je fis bonne chere:
Je ris, je bus, tout alla bien;
Car il eſt un dieu tutélaire
Par lequel on fait tout ſans ſe douter de rien
Quand on eſt roi.

J'eus des courtiſans véridiques:
En dormant j'achevai des exploits héroïques.
Illuſtre à mon réveil, j'occupai l'univers,
Je fis des loix, je les fis même en vers,
En vers mauvais: qui vous dit le contraire?
Certain marquis,
D'un goût exquis,
Les trouva tels ſans me déplaire;
Il eût, pour prix de ſa ſincérité,
Sous un autre Denis perdu ſa liberté.

Digitized by Google

On peut aux gens de bien accorder ce ſalaire
Quand on eſt roi.

Pour moi, je n'en fis rien, car je ſuis débonnaire.
A votre avis, pourquoi me ſerais-je fâché ?
Vers & proſe de roi ſont mauvais d'ordinaire,
Et ce n'eſt pas un grand pêché ;
C'eſt le moindre qu'on puiſſe faire
Quand on eſt roi.

Vers préſentés à M. de Voltaire pendant ſon avant-derniere maladie.

« Eh quoi, toujours cet Ariſtide
Fera le public entretien !
De le voir chacun eſt avide,
Diſait un ruſtre Athénien :
Tant d'éclat laſſe... » Téméraire,
Qu'aurais-tu donc dit de Voltaire ?
Son nom vint juſqu'à mon berceau
Retentir preſqu'à ma naiſſance.
Sa muſe m'ôtant le bandeau
Qui couvre les yeux de l'enfance,
Je vis, avant l'adoleſcence,
Sa gloire étendue en tous lieux
Comme la lumiere des cieux.
Dès lors mon oreille charmée
Entendit, par d'heureux concerts,
Les cent voix de la renommée
Le célébrer dans l'univers.

Digitized by Google

Eſt-il un roi qu'on y révere
Plus que ce ſimple citoyen ?
Connaît-on ſur la terre entiere
Un nom plus fameux que le ſien ?
Par les vers heureux qu'il enfante
Il ſe fit lui-même immortel ;
Sa main, dans nos cœurs qu'il enchante,
Bâtit ſon trône & ſon autel.
A lui ſeul devant notre hommage,
Lui-même il a fait ſes deſtins :
Du ſort les princes ſont l'ouvrage,
Voltaire eſt l'œuvre de ſes mains.
Sa grandeur ne craint point la Parque,
Qui ne peut rien ſur ſes écrits :
Du monde univerſel monarque,
Il regne en paix ſur les eſprits.
Son empire ſait ſe défendre
De tout aſſaut, de tout revers ;
Il embraſſe tout l'univers,
Et ſur les ſiecles doit s'étendre.
Mais, ô cruelle trahiſon !
En vain ſa muſe rajeunie
Conſerve ſa belle ſaiſon ;
En lui la flamme du génie
A ſu dévorer ſa priſon.
O vous, dont la fauſſe lumiere
Croit l'eſprit le plus éclairé
Un ſimple jeu de la matiere !
Voyez ce Neſtor admiré,
Et quittez une erreur groſſiere.
Son ame exiſte toute entiere,
Son corps eſt preſqu'évaporé.

Digitized by Google

Dieu ! ſi le tems ſur ſa paupiere
Amenait le dernier ſommeil ! . . .
Arrête ! A Joſué pareil,
Sur le penchant de ſa carriere
Puiſſai-je arrêter le ſoleil !

Par M. LESUIRE.

TABLE.

Lettres d'un voyageur Anglais, &c. Page 3
Lettre au journaliſte ſur le Printems. 18
Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ſes amis de Neuchatel. 30

THÉATRES.

Comédie françaiſe. *Retraite de la demoiſelle Luzy.* 40
Comédie françaiſe. *Clôture.* 45

PIECES FUGITIVES.

Quelques jolis vers extraits des Annales de la vertu. 50
Vers faits à l'occaſion du Compte rendu au Roi par M. Neker. 69
Epigramme. 70
Saint-Vincent & la Dominique, ou Tableau des déſaſtres cauſés par l'ouragan d'octobre dans les isles de Saint-Vincent & de la Dominique. ibid.
La tombe d'Iſmene, romance. 74
Le Bonze. 78
Lettre aux éditeurs. 84
Impromptu de M. D. . . . qui avait eu la feve du gâteau des rois. 93
Vers préſentés à M. de Voltaire pendant ſon avant-derniere maladie. 94

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE.

Constantinople. M. de Stachieff, après avoir reçu un courier de sa cour le 26 mars, a notifié son rappel à la Porte, & demandé les firmans & les passeports nécessaires pour M. de Bulgakow, son successeur, qui doit s'embarquer sur un vaisseau de guerre à Kerson, que le commandant des châteaux sur la mer Noire devoit laisser continuer librement sa route jusqu'en cette capitale. Cette demande a d'abord souffert quelques difficultés; mais l'ambassadeur de France les a facilement levées, en observant que la Porte ne pouvait refuser le passage à un vaisseau sur lequel était embarqué un ministre étranger qui venait résider ici. Il est vraisemblable que M. de Stachieff retournera en Russie sur le même bâtiment.

On travaille avec la plus grande activité à l'équipement de la flotte Ottomane, qui doit être plus forte de dix vaisseaux de guerre ou frégates que celle des années précédentes. Elle doit mettre en mer immédiatement après l'arrivée du grand-visir, qui doit avoir lieu le 10 avril. Déjà les barques du grand-seigneur sont parties pour Nicomédie, où elles doivent le prendre à bord.

RUSSIE.

Pétersbourg. Le courier que cette cour avait expédié le 24 janvier à Londres, avec des dépêches rela-

Digitized by Google

tives à la déclaration de guerre de l'Angleterre contre la Hollande, eſt de retour depuis la fin de mars. Mais il ne tranſpire rien des réponſes qu'il a apportées. On remarque cependant que l'ambaſſadeur de S. M. Britannique ſe donne beaucoup de mouvemens, de même que quelques autres miniſtres étrangers.

D A N E M A R C K.

Coppenhague. L'amirauté a reçu ordre d'inſérer dans les inſtructions pour les commandans des vaiſſeaux & frégates Danois deſtinés à une croiſiere, l'ordre de prendre ſous leur protection les navires Pruſſiens qui, dans la proximité de leur ſtation, pourraient être moleſtés par quelques bâtimens ou corſaires des puiſſances belligérantes, pourvu toutefois que ces navires ne ſoient pas chargés de marchandiſes prohibées par les traités.

On écrit de Chriſtianſand que la Baltique eſt comme bloquée par les corſaires Britanniques. Preſqu'aucun vaiſſeau ne peut y entrer ſans tomber entre leurs mains & eſſuyer les plus cruelles vexations. On deſire ardemment l'arrivée de quelques vaiſſeaux de guerre qui leur donnent la chaſſe. Un pilote Danois n'a pas craint de s'engager à Langeſund, pour trois mois & à des conditions très-favorables, ſur un corſaire Anglais monté de 14 pieces de 9 livres. On en craint des ſuites d'autant plus fâcheuſes, que ce pilote, connaiſſant à fond les parages, ne laiſſera échapper aucune occaſion favorable de procurer du butin à ceux qui l'emploient.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur vient d'élever M. Antoine du Verger, lieutenant-colonel & commandant des cordons en Moravie & en Siléſie, au rang de baron: ſes deſcendans hériteront du même titre. Cette faveur lui a été accordée en récompenſe des ſervices qu'il a rendus à la maiſon d'Autriche pendant pluſieurs années, & ſur-tout durant la derniere guerre.

Digitized by Google

Madame l'archiducheſſe Marie-Anne eſt partie le 23 avril pour Klagenfurth, où elle a dû arriver le 26. Meſdames les archiducheſſes Marie-Chriſtine & Marie-Eliſabeth ſe diſpoſaient auſſi dans ce tems à ſe mettre en route, l'une pour Prague & l'autre pour Bruxelles. Déjà les miniſtres étrangers & les ſeigneurs & dames de la cour avaient pris congé d'elles. L'abſence de ces princeſſes doit néceſſairement cauſer un vuide dans cette capitale, où elles ſeront regrettées.

L'empereur, dès ſon avénement au trône, a adreſſé à tous les palatinats de Hongrie, des reſcrits ſignés de ſa main, pour les aſſurer que tous les privileges & droits, ainſi que la conſtitution de ce royaume, ſeront inviolablement reſpectés. Toutes les affaires ſont expédiées ici avec la plus grande exactitude, & la plus grande célérité. On parle d'établir une importation libre de Hongrie en Autriche; ſi elle a lieu, les vivres deviendront à auſſi bon marché qu'ils l'étaient il y a quarante ans.

S. M. I. a fait un réglement ſur les penſions. On n'en pourra plus obtenir une à vie qu'après dix ans de ſervice, & elle ne conſiſtera que dans le tiers des appointemens que l'on touchait auparavant. Ceux qui auraient moins de ſervice, ne pourront prétendre que les appointemens d'une année une fois payés. Les veuves ne recevront que les trois derniers mois de la penſion de leurs maris. Cependant, quiconque deviendrait par quelqu'accident imprévu incapable de continuer ſon emploi avant les dix années de ſervice écoulées, jouira du tiers de ſes appointemens en penſion. Les veuves qui ſont ſans fortune, & dont les maris jouiſſaient de ſix cents & de mille florins d'appointemens, en obtiendront le tiers. On n'excepte que le cas où les maris auraient été dépoſés pour raiſon de mauvaiſe conduite.

589920 A
Digitized by Google

Hambourg. Le bruit de la tenue d'un congrès pour rétablir la paix entre les puiſſances belligérantes, ſe renouvelle. On nomme à préſent Schönbrun pour le lieu des aſſemblées; & s'il faut en croire quelques papiers, les propriétaires des maiſons ſpéculent déjà ſur le gain que leur produiront celles qu'ils loueront aux miniſtres. Le vœu général eſt ſans doute pour la paix; mais les choſes ne paraiſſent pas encore arrivées au point qui doit la rapprocher.

On mande de Berlin qu'on eſt occupé à y embarquer des canons, dont la plupart ſont de 12 livres de balle. Leur deſtination n'eſt pas connue; les uns diſent qu'on doit les tranſporter ſur le Veſer; les autres, qu'on les envoie aux places frontieres qui en ſeront garnies généralement.

ANGLETERRE.

Londres. Les dernieres dépêches reçues du général Clinton, ſur la fin du mois d'avril, font craindre que la méſintelligence la plus complete ne ſoit entre ce commandant de nos troupes de terre & l'amiral Arbuthnot, commandant de nos forces navales dans l'Amérique ſeptentrionale: ce qui ſerait infailliblement très-nuiſible aux intérêts de la nation.

Il paraît d'abord, par le journal des opérations des deux armées dans la Caroline ſeptentrionale, depuis le 12 février juſqu'au 10 mars, que le lord Cornwallis, qui avait eu juſques là quelques avantages ſur les Américains, a enfin été arrêté dans ſes progrès. Après être arrivé ſur les bords du Dan, il trouva que le général Gréen, qu'il avait pourſuivi juſqu'alors, avait paſſé cette riviere pour s'établir dans la Virginie. Lord Cornwallis ſe trouva hors d'état, faute de bateaux, de paſſer cette riviere; & l'armée Américaine, campée ſur le bord oppoſé, était prête à mettre obſtacle à ſon paſſage. Enfin, après s'être arrêté quelques

Digitized by Google

jours dans cet endroit, il a commencé à se retirer vers Hillsborough. Les forces Anglaises montaient à cinq mille hommes effectifs. Le général Gréen, après avoir reçu un renfort considérable, repassa le Dan, & s'approcha du lord Cornwallis. Celui-ci a évacué le 26 février Hillsborough, où il avait commencé à se retrancher, & s'est porté vers Guilford-Courthouse. Enfin, il paraît que les choses sont encore presque dans le même état où elles étaient lorsqu'il est arrivé dans ces provinces.

Les nouvelles que l'on a reçues des isles, nous annoncent que la conduite de l'amiral Rodney a révolté beaucoup de personnes. Les remontrances des marchands & habitans de Saint-Christophe à cet amiral, & au général Vaughan, sur la saisie des propriétés particulieres à Saint-Eustache, sont écrites du ton le plus ferme; ils déclarent qu'ils en appelleront au jugement du parlement.

Le paquebot le Roebuck, arrivé à Falmouth le 26 avril, après vingt-cinq jours de traversée, a apporté une malle des isles, & a annoncé le départ d'une flotte chargée de sucre, qui a dû mettre à la voile de Saint-Eustache peu de tems après lui. C'est une partie des prises faites par l'amiral Rodney dans cette isle.

Les dernieres nouvelles de l'Inde ne sont point satisfaisantes: les succès de Hyder-Aly exigent toute l'attention de la nation, & la forcent à une défense pénible qui met les établissemens Hollandais à l'abri de toute attaque. On ne doute plus aujourd'hui que le commodore Johnstone n'ait pris directement la route de l'Inde, d'après les ordres qui lui ont été expédiés depuis son départ, & qu'il ne songera pas plus à attaquer le cap de Bonne-Espérance, qu'il n'a été possible au général Munro de surprendre les

Digitized by Google

établiſſemens de la compagnie Hollandaiſe, en conſéquence des ordres qui lui furent expédiés par terre auſſi-tôt que le conſeil eut arrêté le plan de ſa rupture avec la Hollande.

F R A N C E.

Breſt. Le lougre le Chaſſeur, commandé par M. le chevalier de Maurville, eſt arrivé ici le 7 mai contre la ſoirée; il a été expédié le 5 par M. de la Motte-Piquet, à huit heures du ſoir, à vingt lieues dans le ſud-oueſt d'Oueſſant, pour annoncer qu'il a intercepté le convoi de Saint-Euſtache dans le ſud-oueſt des Sorlingues. Le corſaire Américain la Victoire s'eſt emparé auſſi de deux bâtimens du même convoi, qui s'en étaient ſéparés par un coup de vent, & eſt entré dans la rade le même jour.

L'eſcadre aux ordres de M. de la Motte-Piquet était partie de ce port le 25 avril, & c'eſt le premier mai qu'elle a découvert la flotte Anglaiſe partie de Saint-Euſtache le 19 mars dernier, compoſée de trente-quatre bâtimens marchands, eſcortés d'un vaiſſeau de 74, un de 64, & deux frégates: L'eſcadre Françaiſe joignit ce convoi le 2, à neuf heures du matin. Le commodore Hotham fit auſſi-tôt le ſignal de ſauve-qui-peut: la ſupériorité de la marche des vaiſſeaux Anglais n'a pas permis aux vaiſſeaux du roi de les joindre, malgré leurs efforts; ils prirent vingt-deux bâtimens, en brûlerent deux, & enleverent encore deux corſaires.

E S P A G N E.

Madrid. Une lettre d'Algéſire, en date du 16 avril, contient les détails ſuivans: le 12, à neuf heures du matin, l'eſcadre Anglaiſe & le convoi, qui avaient été ſignalés la veille par les tours de la côte, parurent à la pointe du Carnero, & furent ſalués par la batterie de ce fort, par quatorze barques canonnieres & quatre

Digitized by Google

bombardes, qui, ayant gagné le vent, firent feu sur l'arriere-garde pendant deux heures. La montagne de Gibraltar était couverte dès le matin d'une multitude prodigieuse de monde qui s'y était rendu pour voir de loin le magnifique spectacle que présentait une flotte si nombreuse. A la vue de cette affluence extraordinaire, qui semblait nous braver, les troupes Espagnoles ne purent contenir leur indignation, & demanderent qu'il leur fût permis de faire feu ou de sortir du camp. Les commandans voulurent appaiser cette fermentation; mais rien ne pouvant dissuader les troupes, leurs officiers passerent au quartier-général; & d'après leurs représentations & l'avis d'un conseil de guerre tenu à la hâte, l'ordre de bombarder Gibraltar fut donné. Les soldats n'eurent pas plus tôt reçu la permission si desirée, qu'ils la célébrerent par des cris de vive le roi & par un feu si violent, que tous les curieux se précipiterent plutôt qu'ils ne descendirent de la montagne, & plusieurs ont sans doute eu lieu de se repentir de s'être exposés gratuitement au feu de nos lignes. La grêle de bombes fut si considérable, que quantité de maisons furent détruites, & les habitans n'eurent d'autre refuge que la pointe d'Europe, où ils furent se cacher. La ville répondait à ce feu; mais à l'entrée de la nuit il se ralentit tellement que l'on comprit par-là que quelques batteries de l'ennemi étaient démontées. Le feu de la ligne a été si vif, que la partie de la ville & les fortifications du côté de la porte de terre ont été réduites en cendres.

PROVINCES-UNIES.

Amsterdam. Le bruit de la sortie de l'escadre du Texel, qui était généralement répandu il y a quelques jours, ne s'est point confirmé. Les vaisseaux de la république sont encore dans ses ports.

La reconnaissance de l'indépendance des Provinces-

Digitized by Google

Unies de l'Amérique ſeptentrionale n'a point encore été déclarée par les Etats-Généraux : auſſi M. Adams, muni de pleins pouvoirs ſuffiſans pour déployer le caractere de miniſtre des Etats-Unis de l'Amérique ſeptentrionale, n'a-t-il point encore été reconnu en cette qualité. On croit cependant que cette reconnaiſſance aura bientôt lieu, puiſqu'elle n'a été différée juſqu'ici que par égard pour l'Angleterre, dont la conduite envers la république diſpenſe celle-ci de continuer les ménagemens qu'elle a eus juſqu'à préſent pour cette puiſſance.

Il paraît, ſuivant les lettres du général Vaughan à l'amirauté de Londres, que les gouverneurs des établiſſemens de Demerary & d'Eſſequebo dans la Guyane Hollandaiſe, ont eux-mêmes ſollicité les Anglais de venir s'en emparer. En conſéquence les états de Zélande ont écrit à leurs députés à la généralité, de requérir les Etats-Généraux d'examiner leur conduite, afin que s'ils étaient trouvés coupables, ils ſoient punis comme ils le méritent.

SUISSE.

Neuchatel. S. M. notre auguſte ſouverain ayant conféré à M. de Bullot les emplois de conſeiller d'état & de maire de cette ville, vacans par le décès de M. de Petitpierre, ce nouveau magiſtrat, après avoir été admis au premier, fut inſtallé ſolemnellement, ſuivant l'uſage, dans le ſecond le 7 de ce mois. Quoiqu'il ne ſoit âgé que de trente-deux ans, ſes lumieres, ſa droiture, ſon zele pour les intérêts du prince & de la patrie, dont il a donné des preuves par la maniere dont il a exercé la mairie de Rochefort pendant pluſieurs années, n'ont pu que lui mériter cette diſtinction honorable. Puiſſe-t-il en jouir long-tems ! C'eſt l'objet de nos vœux & de nos eſpérances.

Digitized by Google